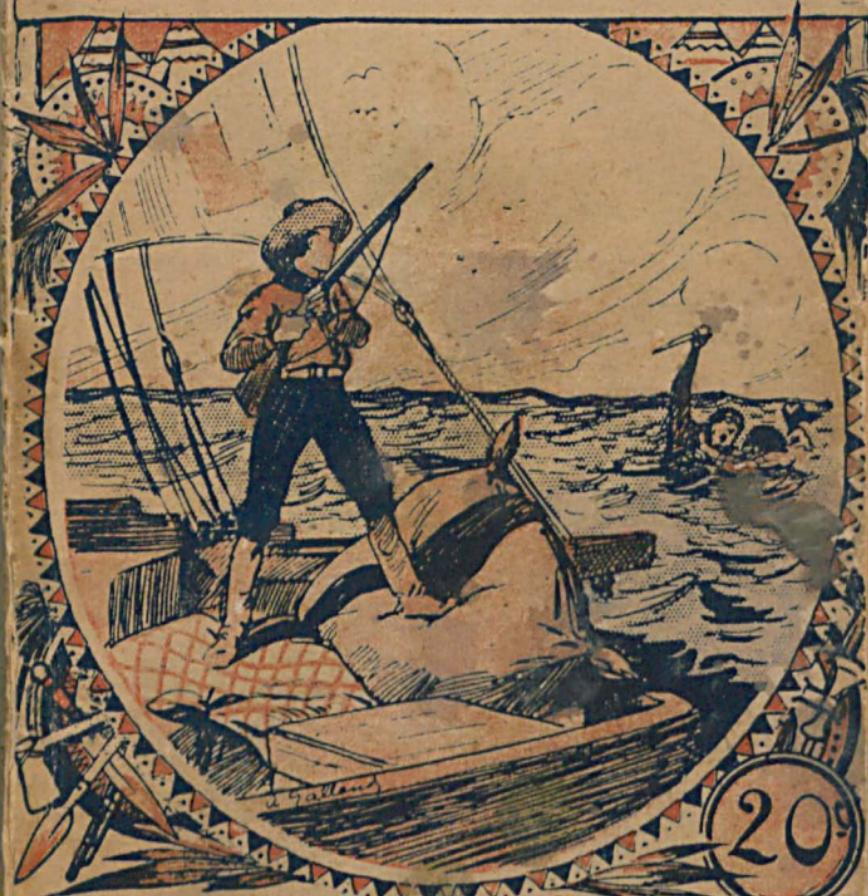


GASTON CHOQUET
LES AVENTURES DE COUCOU
AU PAYS DU SCALP GAMIN DE PARIS

Les Drames de l'Amazone



MIGNONNE BIBLIOTHÈQUE, 3, rue de Rocroy, Paris.

C 95348

NOUVELLES AVENTURES DE COUCOU,
GAMIN DE PARIS

Les Drames de l'Amazone

PAR

GASTON CHOQUET



PARIS

PUBLICATIONS OFFENSTADT
(MAISON FRANÇAISE)
3, RUE DE ROCROY, 3

INTRODUCTION

Un jeune Parisien, surnommé Coucou, a été conduit au Texas par une série d'aventures étranges. Il y devient le chef d'une troupe d'Indiens mi-civilisés, les Cœurs-de-Feu, à la tête desquels il devient célèbre. Après des péripéties sans nombre où sa vie est sans cesse en péril, il est abandonné par les Cœurs-de-Feu, et se décide à aller rejoindre à la Nouvelle-Orléans, un riche Américain, Joë Templemore, et son ami le colonel Lake Evans, qu'il a jadis tirés d'un grave danger. Mais, trompé par une similitude de noms, il s'embarque sur un navire, qui au lieu de le mener à la Nouvelle-Orléans, le conduit au Brésil.

Les Drames de l'Amazone

I

La Jangada:

Le voilier américain *Saunie B. Russell*, sous ses basses voiles et ses focs, filait gaillardement ses six nœuds à l'heure, quand la vigie du grand mât laissa tomber ces mots, qui, à bord d'un navire, prennent généralement les proportions d'un événement : « Voile sous le vent ! » La direction que suivait le navire fut légèrement modifiée, et bientôt, passagers et équipage, distinguaient nettement une sorte de radeau courant presque au ras de l'eau, avec une grande voile rougeâtre gonflée par le vent, et à l'arrière, une cabine, ou mieux un rouf rudimentaire destiné apparemment à abriter les habitants de cette primitive, mais pratique embarcation. Peu après, ces habitants eux-mêmes apparurent : ils

étaient au nombre de cinq, dont un mulâtre de taille colossale, trois Indiens — des Indiens « bruns » et non « rouges » comme ceux de l'Amérique du Nord — tous quatre uniquement vêtus d'un pantalon de toile, le torse nu, et, enfin, un blanc, vaguement habillé à l'europeenne, un chapeau de paille sur ses cheveux bruns.

Un matelot jeta une amarre, que le mulâtre fixa au radeau et le blanc monta à bord, se dirigeant droit vers le capitaine à qui il dit en portugais : « Viva (bonjour). Votre Seigneurie se porte bien? Je lui présente mes respects. Nous sommes des pêcheurs de Para qui allions à Bailique, quand nous avons vu votre beau navire et nous avons piqué sur lui pour prier Votre Seigneurie de nous vendre du vin. — Bon, grommela le marin, ils me prennent pour un magasin de comestibles, ces Portugais. Mais enfin puisqu'ils sont ici... — Et aussi, continua le blanc, pour que Votre Seigneurie daigne nous apprendre, au cas où elle en serait informée elle-même, si le *buck Sussex*, du port de la Nouvelle-Orléans, va bientôt arriver dans nos parages. Le loup de mer fronça les sourcils. « Qu'est-ce que cela peut bien vous faire, homme? interrogea-t-il non sans rudesse. En quoi le *Sussex* vous intéresse-t-il? — Le capitaine est de mes bons amis, répliqua le

blanc sans se démonter, et j'ai besoin de m'entretenir avec lui d'affaires personnelles. — Eh bien, je ne puis vous renseigner ; j'ai entendu dire que le *Sussex* appareillerait peu après notre départ des États-Unis, mais je n'ai pas d'autre nouvelle. » Il tourna sans façon le dos au visiteur et, appelant le subrécargue, lui ordonna de s'entendre avec celui-ci au sujet du vin dont il avait besoin ; visiblement, le marin américain ne nourrissait qu'une sympathie mitigée à l'égard des habitants de cette partie de la côte.

La négociation fut bientôt terminée, sous les regards amusés des passagers, dont quelques-uns avaient lié conversation avec l'équipage de la jangada. Le Portugais ayant versé le prix de son achat, s'apprêtait à regagner son esquif, quand quelqu'un lui toucha le bras : c'était un gamin d'une quinzaine d'années, frêle, mais nerveux, le visage intelligent, énergique, pétillant de gaieté et de malice, très convenablement vêtu d'un costume de voyage. Le jeune garçon prit la parole en un espagnol passablement fantaisiste, mais pourtant compréhensible : « Minute, m'sieur le pêcheur, dit-il. Un instant, s'il y a moyen. Où c'est-y que vous comptez diriger vos pas errants, quand vous vous serez arraché à notre aimable société ? »

Le pittoresque de ces phrases arrêta un instant la parole sur les lèvres de celui à qui elles s'adressaient, bien qu'il comprît et parlât lui aussi l'espagnol comme il le prouva en répondant enfin : « Je me rends à Bailique. — Bailique? Connais pas. Pourriez pas m'indiquer de quel côté ça perche, ce patelin-là? »

Sans doute, déjà, aura-t-on reconnu en la personne de ce jouvenceau hardi et d'une tournure d'esprit si originale le petit Parisien égaré sous le ciel américain, dont nous avons narré les aventures aux Texas, et que nous avons quitté au moment où une étourderie en somme assez excusable le conduisait au Brésil, alors qu'il se croyait en route pour l'Europe et la France, via Nouvelle-Orléans. A peine avons-nous besoin d'affirmer que, une fois calmés les tourments que lui faisait endurer le mal de mer, il s'était hâté de prendre philosophiquement son parti de cette péripétie faisant suite à tant d'autres ; lorsqu'il s'était enfin montré sur le pont, les hommes de l'équipage l'avaient accueilli par des plaisanteries d'ailleurs dépourvues de méchanceté ; il avait été le premier à rire et à « se payer sa propre tête ». Pourtant, il n'avait pas négligé de s'informer des moyens dont il disposait pour fausser compagnie au *Saunie B. Russel* avant

Rio de Janeiro, et il avait appris que, souvent, des navires venant de cette dernière ville et se dirigeant vers les États-Unis, relâchaient à l'embouchure de l'Amazone. Précisément le *Saunie B. Russel* en devait passer à peu de distance : qu'il s'arrangeât de façon à y débarquer et il ne tarderait pas, certainement, à trouver occasion de gagner la Louisiane. On comprend maintenant pourquoi il s'était informé auprès du Portugais du but du voyage de sa jangada.

Le maître d'équipage, qui assistait à l'entretien, se chargea de le renseigner sur la situation géographique de ce Bailique dont le nom frappait pour la première fois ses oreilles.

Il lui expliqua que c'était une île située un peu au Nord de l'endroit où se trouvait actuellement le navire, et que souvent des bâtiments y relâchaient. « C'est donc justement mon affaire, s'exclama Coucou enchanté. C'est rien de le dire, ce qu'il est tombé à pic ce bonhomme en pain d'épices avec son bateau de quatre sous. Je vais lui demander s'il veut m'emmener. » Le maître d'équipage hocha la tête, puis tirant le Parisien à l'écart : « Écoutez, mon petit, lui dit-il, j'ai beaucoup de sympathie pour vous, et je crois du reste que vous ne comptez à bord que des amis ;

eh bien ! je veux vous donner un bon conseil, méfiez-vous des Portugais, des métis, des Indiens, de tout le monde, dans cette région. Il s'y trouve de braves et honnêtes planteurs, naturellement, mais ils sont peu nombreux, et le reste !... »

Un geste éloquent compléta la phrase. « Merci du tuyau, fit Coucou. Vivement la rue des Martyrs, ah oui ! Je ne dis pas que tous ses habitants soient la crème des prix Monthyon, mais enfin, on n'y compte pas les échappés de la guillotine à vingt-sept au quarteron... Vous êtes un bon type, m'sieu le maître, c'est dommage que mon notaire soit si loin, sans ça j'y aurais couru pour vous coucher sur mon testament... Ayez pas peur, allez ! On commence à prendre de l'âge, c'est vrai, mais malgré ça, on a encore bon pied, bon œil. Ça se passera bien, vous verrez. Merci tout de même ! »

Il revint alors au Portugais, lui demandant s'il consentirait à le prendre à son bord. « Hum ! je veux bien, fit l'autre, mais combien me donnerez-vous ? — Faites votre prix vous-même. — Dix piastres. » Il y eut alentour un concert de huées : « Tu n'es pas voleur qu'à moitié, eh ! figure d'acajou, lui criaient les matelots. Avec trois piastres tu seras largement payé. — Allons, concéda Coucou généreusement.

sement, comme je ne suis pas « rapiat » de ma nature, j'irai jusqu'à cinq, d'autant plus que j'ai des bagages qui sont un peu là. Alors, c'est réglé, on s'en va... Les copains, un coup de main, siouplait, pour transporter les malles de mylord à bord de son bateau de plaisance. » Le capitaine, mis au courant, fit d'autant moins d'objections, que son passager, bien qu'ayant payé le prix de la traversée jusqu'à Rio ne réclamait pas la différence. Il daigna même lui souhaiter bon voyage, puis, aidé des matelots, Coucou « transbahuta, comme il disait son mobilier » sur la jangada. Il serra quantité de mains, reçut force vœux de bon retour, et, les adieux faits, se laissa glisser jusque sur le plancher du radeau le long de l'amarre qui unissait celui-ci au trois-mâts. Alors, cette amarre fut larguée, et, majestueux, le *Saunie B. Russell* s'éloigna. Un bon moment Coucou répondit encore aux signes d'adieu ; puis le navire s'effaça.

« Allons, fit-il gaiement, c'étaient de braves types, tous ces lascars — bien que je n'aime pas beaucoup les Anglo-Saxons ; affaire de goût, ça ne se discute pas. Malgré ça, je ne regrette pas leur bateau. En voilà un auquel je garde une dent, ou bien un chien de ma chienne, au choix ; du reste ça veut dire la même chose. J'en ai-t-y vu,

j'en ai-t-y vu, là-dessus, pendant la tempête ! Bon sang, rien que d'y penser, il me semble que tout mon intérieur se démantibule de nouveau. Décidément, l'eau salée, ce n'est pas ma vocation. » Au fond, c'était là la vraie raison pour laquelle il avait saisi avec tant de hâte l'occasion de débarquer : tout homme a ses faiblesses, et Coucou, lui, craignait la mer. Tout joyeux à la pensée qu'il allait bientôt retrouver la terre ferme, il s'occupa d'examiner ses nouveaux compagnons, à qui, jusqu'alors, il n'avait pas prêté grande attention. A la vérité, ils ne payaient pas de mine et tout de suite, il les catalogua ainsi : Le blanc a une mine de brigand, le mulâtre a l'air d'une brute, et les Indiens ressemblent déplorablement à des têtes à massacre. Si tous les bipèdes du pays ressemblent à ceux-là, je pose tout de suite ma candidature au prochain concours de beauté, moi ! »

Néanmoins, il engagea bientôt la conversation avec eux, apprit qu'ils venaient du Para, où ils étaient allés vendre du poisson salé, reçut d'eux bon nombre de détails plus ou moins intéressants sur l'île de Bailique et la côte brésilienne. Ce qui excita le plus sa curiosité, ce furent les renseignements qu'ils lui donnèrent au sujet du fleuve Amazone, le géant des

fleuves (près de cinq mille kilomètres de cours) qui, par lui-même ou ses affluents, arrose plus de la moitié du vaste continent sud-américain. Il apprit qu'il se jette dans l'Atlantique par deux bouches, celle du Nord ou de Macapa — la plus importante qui vomit un volume d'eau si énorme, qu'elle refoule les flots de l'Océan jusqu'à plusieurs lieues au large — et celle du Sud ou du Para, séparée de la première par l'île de Marajo qu'ont formée les alluvions amenées par le fleuve lui-même. Il sut encore que la navigation y était fort difficile à cause des bancs de sable, innombrables et mouvants, de l'absence de phares, de balises, de pilotes. Le Portugais, qui aimait visiblement parler, en était là de ses explications, quand le mulâtre lui toucha l'épaule et murmura tout bas quelques paroles. Le blanc tressaillit et demanda : « Tu es sûr ? — Oui. Regardez vous-même. — Tu sais bien que ma vue est bien moins perçante que la tienne. — Je l'ai reconnu malgré la distance, et je ne crois pas que nous puissions l'éviter, à cause du courant et de la faiblesse de la brise. » Les deux hommes se considérèrent un instant sans parler, puis, le Portugais dit froidement : « Il fallait que cela arrivât un jour ou l'autre, puisqu'il est revenu. Prépare les fusils. Antonio. »

II

Rencontre en mer.

Les riverains de l'embouchure de l'Amazone emploient couramment un idiome que l'on appelle du portugais, mais qui est en réalité un patois fait de portugais, d'espagnol, d'anglais et de français (ce pays, jadis, appartint, en effet, à la France, et, d'autre part, les nombreux forçats évadés de Cayenne répandent leur jargon dans la contrée). Notre Coucou avait donc à peu près compris le sens des phrases rapides qui venaient de s'échanger auprès de lui, et, d'ailleurs, il n'eut plus de doute quand il vit le mulâtre pénétrer dans la cabine de branchages pour en sortir ensuite muni de deux fusils à pierre, d'une paire de pistolets, et d'une bonne carabine à capsule qu'il remit au blanc. Très calme, le Parisien considérait sans dire un mot ces préparatifs de combat, et il songeait mi-goguenard, mi-amer : « Quelle était donc la buse qui disait que j'en avais fini avec les aventures ? Est-ce que ça se peut, ces choses-là, est-ce qu'on a une idée d'un bonhomme de mon genre se « baladant » comme tout le monde, les mains dans ses

poches, sans qu'il lui tombe quelques douzaines de tuiles sur le crâne à chaque pas qu'il fait?... Voyez plutôt: il n'y a pas vingt minutes que je suis sur cette espèce de... je ne sais pas quoi, le nom m'échappe... et déjà on parle de se couper en morceaux et de se réduire réciproquement en bouillie! Quel type je fais, tout de même! Heureusement qu'ils ne courrent pas les rues, ceux de mon genre, sans ça, il vaudrait mieux se faire enterrer tout de suite, la vie ne serait pas tenable. »

Ayant ainsi philosophé à sa façon, il daigna s'occuper enfin de l'ennemi contre lequel ses hôtes se préparaient à combattre. Une barque, éloignée encore de quelques encablures, accourait, longue, presque à fleur d'eau, filant avec une rapidité incroyable sous l'impulsion d'une dizaine de rameurs qui, tels des automates, plongeaient dans le flot, en cadence, leurs larges pagaias. A l'arrière, une cabine peinte en rouge vif servait d'observatoire à deux hommes que l'on apercevait distinctement, accroupis, un fusil entre les jambes; deux autres, également armés, se tenaient à l'avant et tous, évidemment, guettaient la jangada. Quand il eut suffisamment examiné les arrivants, il se tourna vers le Portugais

qui, sombre, causait à voix basse avec le mulâtre. « Je ne sais pas si je me trompe, dit-il avec le plus grand sérieux, mais est-ce qu'on ne dirait pas que vous avez l'intention de vous prendre au chignon avec les bonshommes du bateau là-bas ? » Le Portugais ne répondit pas, ce que voyant, le Parisien le secoua par l'épaule : « Eh là ! Ce n'est pas à la crosse de votre fusil que je parle, m'sieu, c'est à vous en personne naturelle. — La paix ! gronda l'autre. — Curieux comme les opinions se rencontrent ! La paix ! Justement, je ne demande que ça !... Mais, dites-donc, vous le preniez de moins haut tout à l'heure quand vous enfouissiez dans votre « profonde » les cinq piastres de mon transport à votre Bailique ! »

Cette évocation calma le personnage. « Il faut nous excuser, señor, dit-il, nous ne pouvions pas deviner que nous allions rencontrer les hommes du major. — Qu'est-ce que c'est, les hommes du major ? — Ne voyez-vous pas cette « montarie » qui vient à notre rencontre ? Eh bien ! elle appartient au major, et celui qui la dirige est l'ami et le confident du major. Nous le croyions loin et le voici... J'aime mieux, pour ma part, mourir d'une balle que de tomber vivant entre ses mains. — Tout cela, approuva Coucou, c'est tellement

clair que je me demande si je ne vais pas en rester aveugle jusqu'à la fin de mes jours... Qui appelez-vous le major? — Mais la montarie — c'est le nom que l'on donne à ces sortes de barques — arrivait à portée de voix, et, à la grande surprise des hôtes de la jangada, ceux qui la montaient se mirent à multiplier les gestes pacifiques, voire amicaux ». Allons, railla le Parisien, paraît qu'on s'entendra tout de même; moi je ne demande pas mieux, du reste, mais écoutons-les jaboter. »

L'un des blancs de la montarie, debout sur le toit de la cabine, interpellait, en effet, le Portugais: « Hé, señor don Manoël, vous ne semblez pas ravi de nous rencontrer! Croyez-vous que nous ne vous avons pas vu prendre vos fusils et vous mettre en défense, vous et votre damné Antonio? Je me demande les raisons de ces dispositions belliqueuses; certes, autrefois, nous étions ensemble quelques dissentsiments, mais à quoi bon les éterniser? J'ai à vous proposer quelque chose de bien mieux que d'échanger entre nous des lingots de plomb. » Le Portugais ne paraissait ajouter qu'une foi médiocre à ces protestations d'amitié, et il allait peut-être y répondre par une fin de non recevoir, quand son interlocuteur s'écria: « Oh! oh! mais vous avez un passa-

ger à bord de votre jangada, ce me semble.

— Oui, répliqua le señor Manoël d'un ton hargneux, un passager que je conduis à Bailique. » Un éclat de rire général suivit ces paroles, à la grande stupéfaction de notre Parisien qui se demandait en vain ce qu'il pouvait bien y avoir d'hilarant à conduire quelqu'un à Bailique. Toutefois, à ce moment, les paroles du vieux maître d'équipage lui revinrent à l'esprit, et il murmura tout bas : « Il y a du louche, là-dessous. Veillons au grain ! » Mais la conversation dévia aussitôt vers des généralités relatives au temps et à l'état de la mer, et le Parisien comprit que c'était à cause de lui que les discoureurs s'en tenaient là. Bientôt les deux embarcations furent presque bord à bord, et il fut frappé de la brutalité des physionomies des quatre blancs qui montaient la montarie : de vrais types de bandits, hirsutes, sales, repoussants, seulement vêtus d'un pantalon et d'une chemise ouverte sur la poitrine. Tous, du reste, l'examinaient avec curiosité : « Mais, c'est un enfant ! s'écriaient-ils. Depuis quand laisse-t-on les moutards voyager seuls ? — Le « moutard », grommela Coucou, entre ses dents commence à sentir la « moutarde » lui monter au nez : ils me reviennent peu, ces vilains merles, et j'ai peur de ne pas pou-

voir m'empêcher de le leur dire. » Justement, l'un deux qui paraissait le chef lui adressait la parole.

« Où allez-vous, petit? Dans quelle ville vous rendez-vous? — Je pourrais, répliqua le Parisien d'un ton sec, vous répondre que cela ne vous regarde pas, mais comme je suis poli, je vais pourtant satisfaire votre curiosité: je vais à Paris, en France. — A Paris! » Il y eut un concert d'exclamations étonnées, que le questionneur interrompit en disant: « Vous êtes donc Français? — Un peu, beaucoup, passionnément. » Or, à ce moment, l'apparition d'un nouveau personnage vint donner un nouveau cours à l'entretien. La porte de la cabine, jusqu'alors close, s'ouvrit lentement, et un vieillard se montra sur le seuil, se soutenant à la paroi. Il devait avoir au moins quatre-vingts ans, et dans son visage parcheminé qu'encadrait une longue barbe blanche, seuls les yeux semblaient vivre encore. Sa taille, jadis haute et vigoureuse certainement, était toute courbée et un léger et continual tremblement agitait ses mains. A sa vue, tous se turent et ce fut dans un silence complet que résonna sa voix chevrotante et pourtant distincte, disant en français, mais avec un accent exotique assez prononcé: « Paris?... qui parle de Paris, qui

parle de la France?... Oui, mes enfants sont là-bas, à Paris, au delà des mers, et ils ne reviennent pas. Je mourrai sans les avoir revus... » Deux larmes coulèrent le long de ses joues et il resta sur place sans rien ajouter, regardant fixement devant lui dans l'espace.

« Fichtre, murmura Coucou, pas gai, le centenaire. Paraît que ses rejetons sont à Paris : ils ont bien de la veine, je trouve, moi, et je ne vois pas qu'il y ait là de quoi prendre des airs d'enterrement. — Allons, señor, dit précipitamment le chef de la montarie, rentrez dans la cabine, ne vous fatiguez pas à rester debout. » Le vieillard obéit et l'un des rameurs nègres referma la porte sur lui, mais sa vue avait glacé la parole sur les lèvres des Portugais. Ils échangèrent encore quelques phrases bancales, puis sur des salutations et des protestations de bonne amitié, les deux embarcations s'éloignèrent l'une de l'autre. « Ça va bien, fit le Parisien quand la montarie fut hors de portée de voix, j'aime les combats acharnés de ce genre-là, moi ! Vaincre ou mourir, je ne connais que ça, à condition que personne ne se fasse de bobo. Qu'est-ce que c'est que cette comédie? » Mais le Portugais ni le mulâtre ne l'écoutaient, et, réfugiés à l'avant de la jangada, ils conversaient à

voix basse avec une animation singulière. Et comme il n'entendait rien, Coucou s'absorba à la fois dans ses réflexions et dans la contemplation de la mer ; c'est ainsi que soudain, une ligne indécise, mais qui allait se précisant de minute en minute, frappa ses regards, et il ne tarda pas à distinguer une terre basse et couverte d'arbres, dont l'approche était comme défendue par des bancs de sable.

Le Parisien s'approcha de l'un des Indiens accroupis au pied du mât et lui demanda d'un ton interrogateur : « Bailleque ? » L'homme ne sembla point tout d'abord avoir entendu, puis il tourna lentement la tête vers le Portugais et le mulâtre et quand il eut constaté qu'ils ne s'occupaient pas de lui, il secoua négativement la tête, mit un doigt sur ses lèvres et d'une voix basse, comme un souffle, murmura : « Marajo. » Et il retomba dans son immobilité.

Cette réponse plongea Coucou dans une profonde perplexité : il commençait à se méfier et à trouver de singulières allures aux gens à qui, imprudemment peut-être, il s'était confié. Pourtant, il ne fallait pas s'alarmer sans raison : il n'était pas impossible que, pour gagner Bailleque, il fallût précisément longer l'île Marajo. Il tenta un instant de se tranquilliser par cette hypo-

thèse, mais bientôt, résolu à savoir, il s'approcha du Portugais et lui demanda :

« Cette terre dont nous approchons, señor, est-ce Bailique ? — Oui, précisément, señor, affirma l'homme ; dans une demi-heure, nous serons arrivés au village où je vous débarquerai. » De l'Indien ou du blanc, l'un mentait, et il y avait infinité de chances pour que ce fût le blanc : dans quel but ? Coucou se le demanda non sans inquiétude et, sentant une vague colère le gagner, il allait peut-être brusquer les choses quand son regard étant tombé sur l'Indien à qui il avait parlé, il le vit qui, pour la seconde fois, plaçait son doigt sur ses lèvres ; quand l'indigène fut certain d'avoir été compris, il eut un mouvement de la tête et des yeux très lent, presque imperceptible, mais éloquent néanmoins et qui signifiait clairement : « Venez auprès de moi ! » Coucou obéit : sans affectation il s'approcha de l'Indien, s'assit non loin de lui et pour se donner une contenance se mit à fabriquer un semblant de ligne avec un clou et un bout de ficelle.

III

Où le sang coule une fois de plus.

Sans remuer les lèvres, sans sortir de son impassibilité apparente, l'Indien murmura : « Tu t'es laissé tromper ; le señor Manoël t'emmène à Marajo chez son compadre don Rafaël Utube, qui, espère-t-il, tirera rançon de toi. — Pourquoi, murmura Coucou sur le même ton, ne m'as-tu pas prévenu plus tôt ? — Parce que la direction suivie par la jangada ne me permettait pas de me rendre compte des intentions de Manoël. — Qu'est-ce que don Rafaël Utube ? — L'un des maîtres de Marajo, avec le major. » Un silence suivit parce que le Portugais et son mulâtre venaient de tourner les yeux vers Coucou et son interlocuteur : mais comme notre Parisien paraissait exclusivement occupé de la confection de sa ligne rudimentaire, les deux coquins (il n'y avait guère à douter que ce qualificatif leur revînt de droit) se plongèrent à nouveau dans leur mystérieux colloque.

Durant ses séjours sur le *Saunie B. Russell*, notre Coucou avait beaucoup entendu parler de la situation troublée du Brésil, et

en particulier de la province de Para ou Bélem dont faisait partie l'île de Marajo. En fait, il n'y existait pas de gouvernement central, et le pouvoir y appartenait, comme chez nous, aux beaux temps de la féodalité, à un certain nombre de riches propriétaires, blancs ou mulâtres, dont chacun, ayant groupé autour de soi un nombre plus ou moins important de séides de toutes nationalités, régnait en maître absolu sur le district qu'il s'était attribué ; de ces potentats, quelques-uns, fort rares, étaient d'honnêtes fazendeiros qui, appuyés par les éléments à peu près honnêtes du pays s'efforçaient d'y remettre un peu d'ordre ; mais la grande majorité n'étaient autres que d'avides trafiquants, arrivés à la fortune par la contrebande ou le commerce des esclaves ; ceux-là pillaiient, pressuraient, massacraient, sans autre frein que la crainte de l'intervention des nations européennes ou des États-Unis. La situation politique de cette malheureuse province, alors la plus vaste du Brésil, était pire encore que celle du Texas à la même époque, et peut se caractériser d'un mot : c'était l'anarchie.

Se rappelant ces détails, notre Parisien, sans perdre son temps à regretter de s'être fait débarquer du voilier américain, envisagea avec sa lucidité habituelle les

occurrences actuelles ; le conseil d'un homme du pays pouvant être utile, il reprit son dialogue à voix basse avec l'Indien : « A ton avis, demanda-t-il, que dois-je faire ? — Rien ; il est trop tard. — Pourquoi, continua le gamin, m'as-tu averti du péril que je cours ? Tu ne me connais pas. — Non, mais je hais Manoël. — Pourquoi donc le sers-tu ? — Parce que son compadre, don Rafaël tient en otage ma femme et mes enfants, comme ceux de mes deux camarades, dans son campo. — Selon toi, quel va être mon sort ? — Tes bagages seront confisqués et tu ne seras mis en liberté que contre rançon. — Bon. »

Cette fois, c'était une véritable rage qui grondait dans l'esprit de notre gamin. Ah ! oui, c'était bien la peine de s'être, à force de sang-froid, tiré sain et sauf du Texas, pour se voir à nouveau en butte à d'aussi fâcheuses péripéties ! Oui, oui, c'était entendu, il aurait dû écouter le maître d'équipage, mais fallait-il donc croire que l'univers, ou tout au moins les deux Amériques, étaient peuplées de brigands uniquement préoccupés de jouer de mauvais tours à leurs contemporains ? Lorsqu'il eut copieusement, bien qu'intérieurement, épanché ses rancunes contre la destinée, il en vint naturellement à se poser la question indiquée par les circonstances : que faire ?

Et résolument, il y répondit aussi : « Rien ! Je veux que le diable et tous les sous-diables de l'enfer me rôtissent comme un poulet à la broche, si je lève seulement le petit doigt pour me tirer de là. Pourquoi donc que je me démènerais, puisque, pas plus tôt « sorti d'un mauvais pas », je m'empresse de dégringoler dans un autre ? Autant me croiser les bras en me tournant les pouces — ce ne serait peut-être pas commode, par exemple — j'aboutirai au même résultat et, au moins, je ne me donnerai pas de mal... Donc, c'est entendu, j'attends les événements ; pour commencer, je vais me payer un somme qui ne sera pas piqué des hennetons. Au revoir la compagnie, je dors ».

C'était absolument faux, il ne dormait pas du tout, pas plus qu'il n'était vrai qu'il fût résolu à s'abandonner à sa destinée ; au contraire, tandis qu'allongé au pied du mât, les yeux fermés, il faisait mine de s'offrir le somme annoncé, son cerveau travaillait avec son activité coutumière, et le résultat de ces méditations, ce fut que décidément le plan qui consistait à ne rien faire ne valait pas cher : l'Indien n'avait-il pas parlé de captivité, de rançon ? Qui donc la paierait, sa rançon ? L'argent qu'il avait sur lui serait naturellement confisqué en même temps que ses bagages,

et, même en admettant qu'il pût prévenir le colonel Lake Evans, son ami, des difficultés de sa situation, des semaines et des mois s'écouleraient avant qu'il fût délivré. Donc, il fallait agir. Mais comment? Et surtout où aller, à supposer qu'il pût fausser compagnie aux hôtes de la jangada? A nouveau et sur le même ton, il interrogea l'indigène : « Si je réussissais à gagner la côte, demanda-t-il, ne pourrais-je trouver asile quelque part et gagner ensuite Bailique? — Manoël ne te laissera pas partir. — Je ne lui demanderai pas son avis. — Il tirera sur toi. — Je m'arrangerai, ne crains rien, réponds à ma question. »

L'Indien réfléchit un instant : « As-tu de l'argent? demanda-t-il enfin. — Oui. — En ce cas, si tu parviens à atteindre le rivage, remonte vers le nord jusqu'à ce que tu arrives à une crique au bord de laquelle sont édifiés deux carbets. C'est là qu'habite mon compadre Andréa. Tu lui diras que tu viens de la part de Johannès le pêcheur et que tu désires gagner Bailique il t'y conduira. — Merci, avance tout doucement la main vers moi, je t'y glisserai quelques piastres ; le service que tu m'as rendu mérite bien une récompense. »

Si l'indigène du Brésil partage l'amour de l'indépendance qui caractérise celui de

l'Amérique du Nord, par contre, il offre avec ce dernier beaucoup de points de dissemblance. Physiquement, d'abord, il est plus petit, sensiblement moins vigoureux et moins musclé ; ses traits n'offrent pas la régularité parfois presque majestueuse du Delaware ou du Pawnie ; son visage est allongé, assez fin, avec des yeux bridés et un peu obliques qui rappellent ceux des Chinois ; quant à la couleur de sa peau, au lieu d'affecter la teinte brique, elle est plutôt couleur vieil acajou, et il semble que ce soit une simple fiction des ethnographes qui les ait classés dans la même famille que les Indiens du Nord. Au moral, ils ont peut-être plus de fourberie, d'astuce et de dissimulation. Ajoutons pour être complet que bien traités, et bien *payés*, on trouve souvent en eux des serviteurs modèles, qui se feront tuer sans hésiter pour le maître qui a su acquérir leur sympathie. Bien payés, avons-nous dit : c'est qu'en effet, les Indiens demi civilisés des côtes, ou Tapouyes, connaissent parfaitement la valeur de l'argent, et ils se montrent fort âpres au gain.

Ainsi s'explique que l'interlocuteur de Coucou, aux dernières paroles de celui-ci, avança la main avec une prestesse telle qu'il heurta assez rudement le bras du gamin, ce qui eut pour conséquence de

faire tomber sur le plancher du radeau une des piastres que Coucou tenait entre ses doigts. Au bruit, le Portugais et le mulâtre bondirent et, devinant instantanément qu'il se tramait quelque chose, s'élançèrent vers notre Parisien. « Qu'est-ce que vous trafiquez là, vous deux ? hurla le premier. — Je ne sais pas, répliqua le gamin avec sang-froid, jusqu'à quel point j'ai des comptes à vous rendre. Est-ce que je n'ai pas le droit de disposer de ma galette comme il me plaît ? — Je vais vous le montrer, moi, si vous avez ce droit. Johannès, pourquoi le petit blanc te donnait-il de l'argent ? » Impassible, les yeux baissés, mais ne perdant pas un seul des mouvements du señor Manoël, l'Indien ne répondit pas. Alors, ramassant au hasard une lourde rame, le Portugais s'avança, menaçant : « Tu vas t'expliquer tout de suite, intima-t-il, sinon je te fais mettre aux ceps (aux fers) en arrivant, entends-tu ? — Je ne suis pas un esclave, répliqua Johannès en se levant, et il n'y a que les esclaves que l'on met aux ceps. — Tu le prends sur ce ton ? Empoignez-le, vous autres, et par le diable, je... »

Il n'eut pas le temps d'achever. Johannès, « gris » de rage (car c'est là la teinte que prend la peau de ces Indiens sous l'empire de la fureur) se rua, un couteau à

la main ; il fut sur le Portugais avant que celui-ci eût eu le temps de se mettre en défense, et d'un seul coup, enfonça son arme jusqu'au manche dans la poitrine de son adversaire qui s'affaissa ; puis, il se retourna pour faire face au mulâtre. Mais celui-ci, en dépit de sa force herculéenne, ne semblait pas fort désireux d'affronter la lutte. « Johannès, cria-t-il, tu as prononcé l'arrêt de mort de ta femme et de tes enfants ! » Et d'un élan, il sauta à la mer, comptant gagner à la nage la côte éloignée seulement de deux ou trois cents mètres. Mais avec un véritable rugissement, l'Indien, lui aussi, bondit presque en même temps que lui dans les flots, son poignard aux dents.

« Allons, fit Coucou qui avait ainsi que les deux autres Indiens, assisté à cette scène en simple spectateur, plus ça change, plus c'est la même chose. Moi qui m'imaginais en avoir fini avec les gens occupés à se mettre mutuellement en morceaux ! Comme somnambule extralucide, je crois que je ne ferais décidément pas mes frais ; lire dans le passé et dans le présent, ça irait peut-être encore, mais dans l'avenir, ce ne serait pas ma partie... Oh ! ah ! mais les voici qui s'empoignent, là-bas, et ils « y en mettent », faut voir !... Aïe ! c'est qu'il est un peu là, le moricaud !... Le pauvre

Johannès a l'air de ne pas avoir le dessus...» C'était vrai. Au moment où l'Indien allait plonger son couteau dans le dos du mulâtre celui-ci habile nageur comme tous les habitants de ces côtes, s'était subtilement retourné dans l'eau et lui avait immobilisé les bras ; en même temps, le saisissant à la gorge, il lui avait enfoncé la tête sous les flots où le malheureux se débattait en vain, encore quelques secondes et il allait évidemment mourir sufoqué. « Diable, murmura le gamin, mais c'est qu'il va me le noyer... Après tout, c'est à cause de moi que ce pauvre Johannès se trouve dans de si mauvais draps... Il prit contre la muraille de branchages de la cabine l'un des fusils que les hommes de la jangada y avaient déposés après la disparition de la montarie, ajusta une seconde et fit feu. Le mulâtre poussa un cri de douleur et d'un seul coup plongea sous les flots à son tour. « Cinq piastres pour vous, dit le Parisien aux deux Indiens dont aucun n'avait fait un mouvement pour porter secours à son compatriote, si vous me ramenez à bord le corps de ce blanc. » Et il ajouta en français : « Je n'ai aucune raison de vouloir sa mort, moi, et comme j'ai visé à l'épaule, il y a bien des chances pour que sa blessure guérisse à la condition qu'on ne le laisse pas séjourner plusieurs semaines au fond

de l'eau... » Déjà, galvanisés par l'appât du gain, les deux hommes avaient sauté à la mer. Johannès, s'ébrouant et reprenant péniblement sa respiration venait de repaître à la surface.

IV

Le portefeuille.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'Antonio le mulâtre était hissé à bord de la jangada, en compagnie de Johannès qui, fort éprouvé par la lutte qu'il venait de soutenir, se fût probablement noyé si Coucou ne lui avait jeté un câble à l'aide duquel l'Indien se hala à bord. Antonio avait bien reçu à l'épaule gauche le projectile que lui avait tiré notre Parisien, et il était sans connaissance ; néanmoins, la blessure n'était évidemment pas mortelle et le pansement improvisé qu'y appliqua Coucou arrêta promptement l'écoulement du sang. Il n'en était pas de même du señor Manoël : sa carrière en ce bas-monde était terminée, car le couteau de Johannès avait atteint le cœur. Le gamin considéra un moment le mort : « Voilà... Et voilà !... Vous arrivez bien tranquillement dans un pays, sans penser à rien,

sans autre désir que d'y vivre en paix avec Pierre et avec Paul, et la première chose que vous faites, c'est d'y tirer des coups de fusil à vos contemporains; le premier spectacle que vous contemplez, ce sont des gens qui se fichent des « pains »... Rien à faire, alors? Du premier janvier à la Saint-Sylvestre, le devoir de tout citoyen est de songer aux moyens de faire le plus de mal possible à ses contemporains!... quel pays, et quelles gens, mes aïeux!... »

Peu à peu, Johannès, à demi étranglé par la poigne puissante du mulâtre, reprenait complètement ses sens, et, comme ses deux camarades l'avaient mis au courant de l'intervention du petit blanc à qui, sans aucun doute, il devait la vie, il s'approcha de Coucou et lui dit simplement : « Merci, tu es l'ami de Johannès et Johannès est ton ami. — Ça fait toujours plaisir de savoir ces choses-là, répliqua le gamin. » L'Indien coula un regard oblique vers Antonio : « Celui qui voit le serpent et ne l'écrase pas, fit-il d'un ton sentencieux, risque de se faire mordre par lui — Tu veux l'achever? Eh bien! moi, je ne veux pas, tu entends? C'est possible que ce ne soit pas la crème des honnêtes gens, mais, dans mon pays, on n'a pas l'habitude de supprimer les gens simplement parce qu'ils vous gênent, surtout quand ils ne peuvent

pas se défendre. — Quand Antonio retournera au campo de son compadre, il racontera au señor don Utube que Johannès a tué Manoël et a essayé de le tuer, lui, Antonio, et don Utube fera mourir la femme de Johannès et ses enfants dans les supplices. — Dans l'état où il est, répliqua Coucou, il n'y a pas de danger qu'il courre bien vite, et nous aurons vite fait de le rattraper. — Tu ne connais pas les hommes de cette race ; dans huit jours il sera sur pieds. — Eh bien ! ne peux-tu, d'ici là, essayer d'arracher ta femme et tes enfants aux griffes du señor don Utube ? — Si j'avais des piastres... commença l'Indien. — Combien en veux-tu ? Mais, par exemple, tu laisseras le susdit Antonio tranquille ? S'il est vrai que Manoël et lui m'avaient « monté le cou » en faisant semblant de me conduire à Bailique, alors qu'en réalité, ils me menaient je ne sais où, ce n'était pas bien chic de leur part, c'est vrai, mais comme l'un y a simplement récolté un coup de couteau qui l'a expédié dans un monde meilleur, l'autre un lingot de plomb dans l'épaule, j'estime qu'ils ont été assez punis tout de même. Tu vas donc ficher la paix au nommé Antonio. Voyons, combien te faut-il des fameuses piastres en question pour délivrer tes mioches et madame ton épouse ? — Cent, fit

l'Indien avec une hésitation. Avec cette somme j'achèterai un des vaqueros de don Utube qui fera fuir ma famille ».

Sans répondre, le Parisien dénoua sa ceinture de cuir et y puisa la somme demandée : il avait eu soin de se munir à bord du *Saunie B. Russell*, de monnaie en usage au Brésil ; puis il aligna les piastres sur le pont du radeau. « Voilà ta galette, vieux frère, fit-il. Tu ne diras pas au moins, ami Johannès, que tu as affaire à un « pingre » pas vrai ? Tu m'as donné un bon tuyau, mais il me semble que je te le paie largement ? — Le jeune blanc n'a pas obligé un ingrat. — J'aime cette bonne parole, seulement j'espère n'avoir jamais à mettre ta reconnaissance à l'épreuve, parce que je compte bien filer, avant long-temps, vers des cieux, sous lesquels on joue un peu moins facilement du fusil et du couteau... Mais, ce n'est pas tout ça, les copains. Et ce Bailique, où je dois soi-disant trouver des douzaines de navires se disputant l'honneur et le profit de conduire mon gracieux individu aux États-Unis, je ne le vois pas souvent paraître à l'horizon ? »

La jangada, sous l'effort de sa grande voile triangulaire, et guidée par un des Indiens installé au grossier gouvernail, filait toujours parallèlement à la côte

basse et verdoyante de l'île de Marajo ; parfois, des animaux sauvages, qui venaient boire ou se baigner, animaient le paysage, mais nulle part on n'apercevait trace de la présence d'êtres humains. Les Indiens se concertèrent un instant, puis Johannès répondit : « Bailique est loin, à plus de six heures de mer dans le Nord. Nous allons gagner la crique de Sangueiro où habite mon compadre Andréa et je quitterai le jeune blanc pour aller délivrer les miens avant que don Utube se soit aperçu de la disparition de Manoël et d'Antonio. Pendant ce temps, mes deux compagnons et Andréa conduiront le jeune blanc à Bailique à bord de la jangada. — Entendu. Et il y aura un bon pourboire au bout, si nous y arrivons sans avoir fait un nombre exagéré de plongeons. »

Coucou s'occupa ensuite du mulâtre qui, ayant repris ses sens, mais en proie à une fièvre ardente, délirait de façon inquiétante ; les soins qu'il pouvait prodiguer à sa victime étaient forcément très rudimentaires, néanmoins, au bout d'une demi-heure, celle-ci se calma et il tomba dans une prostration dont rien ne put l'arracher. Autant que Coucou put s'en rendre compte la balle n'avait brisé aucun os, ni atteint aucun organe essentiel, mais elle était restée dans les chairs ce qui paralysait

complètement l'épaule et causait de vives douleurs au patient. « Que c'est donc bête ; que c'est donc idiot, des histoires aussi stupides que celles-là, maugréait le Parisien avec colère. Dire que, sans cette maudite piastre qui s'est amusée à faire un « raffût » de tous les diables en dégringolant sur le plancher du radeau, les choses se seraient si bien passées en douceur et sans douleur ! Mon petit plan était si bien fait, si bien combiné, pour fausser compagnie à ces messieurs sans qu'ils y voient autre chose que du bleu, et encore ! Au lieu de cela, me voilà avec un mort et un blessé sur les bras ! Le mort, ce n'est pas moi qui l'ai expédié dans l'autre monde, mais pour le blessé, pas de discussion possible, c'est moi qui lui ai fait cadeau de la balle qu'il a tant de mal à digérer. De quoi je me suis mêlé, je vous demande !... Et pourtant, je ne pouvais vraiment pas laisser étrangler, étouffer, noyer ce pauvre Johannès, puisque c'était à cause de moi qu'il se trouvait en aussi fâcheuse posture... »

Il en était là de ses réflexions quand Johannès en personne se montra à l'entrée de la cabane. Il tenait à la main une bourse de cuir, une corne à tabac, un mouchoir sale et un portefeuille. « Voilà, dit-il brièvement, ce que Manoël avait dans ses vête-

ments. Nous allons jeter le corps à la mer. A votre place, objecta Coucou, j'attendrais que nous ayons abordé, et je l'enterrai, ce serait plus convenable. » L'Indien détourna la tête tandis que ses yeux noirs étincelaient et il cracha sur le plancher d'un air méprisant : « On ne prend pas autant de peine, répliqua-t-il, pour la dépouille d'un animal immonde. — Ça, au moins, c'est précis et ça vous donne tout de suite une haute idée de l'amitié que tu avais pour lui. Que t'avait-il donc fait ? » Johannès ne répondit pas et tendit les objets qu'il avait enlevés au mort, au Parisien qui, après une hésitation s'empara du portefeuille. « Qui sait, murmura-t-il, il y a là peut-être des choses intéressantes... ou les dernières volontés de ce pauvre diable... Quant au reste, tu peux en faire des choux et des raves, à ton choix je te l'abandonne avec la générosité qui m'est habituelle ».

Quand l'Indien eut disparu, il examina les papiers contenus dans une grande poche intérieure en cuir, que fermait un anneau de fer de façon à l'empêcher de s'ouvrir fortuitement. Il ne trouva du reste que cinq ou six lettres, plus, tracé à l'encre rouge sur une grande feuille de papier, un plan qui était celui d'une vaste forêt, en bordure de l'Amazone, avec in-

dication d'une multitude de ces arroyos qui forment dans le voisinage du grand fleuve un incomparable réseau navigable. En regardant plus attentivement, Coucou distingua dans un angle, une petite croix au crayon bleu avec, à côté, ce mot en langue espagnole : « Sépulture ». De cette croix partait un tracé, à peine perceptible, qui conduisait au fleuve et représentait apparemment un itinéraire. Plusieurs noms de villages, de fazendas ou de campos étaient complètement inconnus de notre gamin.

Sur les six lettres, cinq, écrites en portugais pur, étaient à peu près incompréhensibles pour Coucou. La sixième seule était rédigée en espagnol, et dès les premiers mots, notre gamin comprit qu'elle se rapportait au plan. Elle était très longue, plus de six grandes pages couvertes de caractères très serrés, mais il faut croire que son contenu était très intéressant, car Coucou ne leva pas une seule fois la tête avant qu'il eût terminé la lecture. Quand enfin il l'eut achevée, il se prit le front dans les mains et se mit à songer. Et cette fois encore, sa réflexion fut si profonde qu'il fallut pour l'en tirer, que Johannès lui mit la main sur l'épaule. « Nous arrivons à la crique de Sangueiro, dit-il. Déjà, l'on aperçoit le carbet d'Andréa ! »

Coucou tressaillit. « Ah ! fit-il de la voix de quelqu'un qui sort d'un rêve, nous arrivons... Eh bien ! bon, arrivons... Dis-moi, Johannès, connais-tu un pays appelé Beïram, un autre qui se nomme Santarem ? — J'ai entendu parler de Santarem, qui est très loin d'ici, près de la rive gauche du fleuve, mais non de Beïram. — Ah ! » Coucou réfléchit encore, plusieurs minutes, puis il soupira, — un soupir à soulever des montagnes — puis il sourit, puis il soupira encore, puis il haussa les épaules, et enfin, il murmura tout bas, en français : « C'est ennuyeux, je ne connais pas du tout les Indiens de ce pays-ci ; ils ne ressemblent pas à ceux du Texas : pas les mêmes types, pas les mêmes allures, rien... Pourtant, il faut bien que je m'en rapporte à eux... Dis-moi, compère, fit-il, soudain tout haut, tes deux camarades et ton ami Andréa accepteraient-ils de me conduire à Cayenne. — Tu ne veux donc plus aller à Bailique ? interrogea Johannès d'un ton surpris. — Non, j'ai changé d'avis. — Tu vois, répliqua l'homme, que j'ai eu raison de t'apporter le petit sac où Manoël serrait ses lettres. — Tu as trouvé cela tout seul ? Pas si bête que tu en as l'air, vieux, décidément. Mais réponds un peu à ma question, veux-tu ? — Andréa Domingo et Juan voudraient t'y mener qu'ils ne le pour-

raient, la jangada ne saurait supporter les courants ni résister aux tempêtes soudaines de ces parages. Elle n'est pas construite pour des trajets aussi longs. — Enfin, il doit bien y avoir un moyen d'aller à Cayenne si l'on en a envie ! — Il faut trouver une « vigilinga ». — Qu'est-ce que c'est que cet animal-là ? — Ce n'est pas un animal, c'est un grand canot de mer... — Bon, bon. Ton Andréa se chargera-t-il de m'en dénicher une?... »

L'Indien appela un de ses compagnons et tous deux échangèrent quelques paroles en langue « quèche », qui est la langue nationale des Tapouyes, puis il demanda : « Écoute, tu m'as sauvé la vie et tu as été généreux. Grâce à toi, je pourrai soustraire ma femme et mes enfants à la captivité et recouvrer ainsi ma liberté ; je désire donc t'être utile, car je ne veux pas que tu puisses dire partout que Johannès est un ingrat. Aie donc confiance en moi, tu n'auras pas à t'en repentir. — Parle. — Quand tu seras à Cayenne que feras-tu ? — Ce que je ferai ? Hum ! fit Coucou en baissant la tête, voilà une question à laquelle j'aime autant ne pas répondre. Je sais bien ce que je devrai faire, mais... — Comptes-tu avoir besoin ensuite de la vigilinga ? » Le Parisien haussa les épaules avec colère : « Est-il « barbe » avec ses questions,

celui-là ! Est-ce qu'on sait jamais ? Je devrais, oui, je devrais... Mais d'un autre côté, ce serait tout de même un peu trop... ou pas assez... Mais pourquoi veux-tu savoir cela ? — Voici : Domingo connaît tout auprès, une petite vigilinga que son propriétaire veut vendre ; c'est une des meilleures voilières de l'île, avec un pilote et trois hommes d'équipage tu en auras assez, et une fois engagés. — Andréa te trouvera des hommes sûrs — tu pourras te faire conduire où il te plaira ; tandis que si tu te bornes à louer un bateau, tu ne seras pas le maître à bord, et... — Bon, bon, interrompit le Parisien de l'air bourru de quelqu'un qui est furieux contre lui-même : et ça vaut cher, une vigilinga ? — Avec cinq cents dollars, tu l'auras à toi, et l'équipage engagé pour trois mois... » Pour toute réponse Coucou se leva, et se mit à marcher à travers le radeau en gesticulant avec tant d'impétuosité qu'il eut tout juste le temps de se rattraper à un cordage pour ne pas dégringoler à la mer.

V

Le cascavel.

Coucou continua sa promenade silencieuse et agitée sur l'étroite jangada jusqu'à ce que celle-ci, adroitement gouvernée par Johannès en personne, s'engageât, bondissant légèrement sur la crête des vagues, dans une anse au fond de laquelle s'élevait, au milieu d'un espace défriché d'une centaine de mètres carré une cabane d'Indiens — un carbet — composée d'un simple toit de feuilles soutenu par des perches auxquelles étaient suspendus des hamacs ; pas de murs, à l'inverse des wigwams des Indiens du Nord. Sur le sable vaseux de la crique deux « ubas » étaient halées à sec ; ce n'étaient pas autre chose que des troncs d'arbres d'une dizaine de mètres de longueur, creusés et taillés en pointe à l'avant, en rond à l'arrière. C'est sur ces frêles esquifs que les Tapouyes et d'ailleurs tous les indigènes de l'Amazone bravent les courants, non seulement du fleuve, mais encore de la mer jusqu'à plusieurs lieues des côtes.

Devant le carbet, un homme et deux enfants de quatre à sept ans étaient assis ;

ils ne daignèrent pas se déranger à la vue de la jangada ; un peu plus loin, deux femmes, une jeune et une vieille, réparaient des filets. « C'est Andréa mon compadre, dit Johannès. Blanc, jeune blanc ami, celui-là est comme mon frère, et quand il te parlera, ce sera comme si les mots sortaient de ma propre bouche. Andréa est un ami des hommes blancs, des vrais hommes blancs, de ceux qui viennent d'au delà de l'eau immense et salée, mais c'est l'ennemi des Urubus et des faux blancs de ces côtes. — Qu'est-ce que les Urubus ? interrogea le Parisien s'arrachant à sa méditation. — Quoi, ne le sais-tu pas ? — Mais vieille tête de pioche, ne comprends-tu pas que c'est la première fois que je viens dans ton fichu patelin, et que, par conséquent, un tas de choses que tu connais, toi, me sont inconnues, à moi ! — Les Urubus sont d'infâmes vautours qui se repaissent de charogne ; et nous donnons leur nom à ces mulâtres maudits qui, comme les vautours, s'enrichissent des ruines et se gorgent du sang de leurs ennemis, quand d'autres se sont chargés de les abattre ; à ces autres le péril, aux Urubus le profit ! » Comme l'Indien achevait cette profession de foi, la jangada touchait terre. « Viens, petit blanc ami, fit Johannès, viens sans crainte trouver Andréa... »

Un grand cri, issu des bosquets touffus qui enserraient le carbet, lui coupa la parole, et une voix de femme s'éleva, crient en une langue que le Parisien ne comprenait pas, des choses qui devaient être sensationnelles, car, laissant là leur passager, Johannès et ses deux acolytes se précipitèrent sur la rive, tandis qu'Andréa, ses enfantset les femmes s'élançaient également vers l'endroit d'où l'appel était venu. Tous disparurent, en proie à une émotion intense, au milieu des buissons. Coucou les suivit en grommelant : « Qu'est-ce qu'ils ont ? Ils m'ont planté là comme un vieux piquet et je ne sais pas jusqu'à quel point c'est réglementaire. Mais il faut croire que dans le pays, c'est la manière de recevoir les visiteurs... » Il ne tarda pas à revenir, cependant, sur cette impression peu favorable, à l'aspect du spectacle qui se présenta à lui, aussitôt franchie la lisière de la forêt : dans les bras de la jeune Indienne, sa mère sans doute, un enfant d'une douzaine d'années, s'abandonnait tout en larmes, la femme, également, pleurait ainsi que la vieille indigène ; alentour, les hommes et les autres enfants le regardaient d'un air sombre, sans un mot.

« Ben, fit Coucou, qu'est-ce qui est arrivé au mioche ? Quelqu'un l'a donc battu qu'il s'en va tout en eau ? — Il a été

mordu, répliqua Johannès d'une voix brève, et la morsure du cascavel ne pardonne pas ». Le Parisien ne répondit pas : il avait entendu parler, à bord du navire américain, de ces terribles serpents venimeux dont l'île de Marajo est peuplée, et il savait que l'Indien disait vrai, sauf toutefois le cas où un prompt secours serait apporté à la victime. Il contempla quelques secondes l'enfant dont le bras commençait visiblement à enfler, puis il haussa les épaules avec colère. « Croyez-vous, dit-il, que de lui faire les yeux doux et de piailler comme des serins qui ont perdu leur cage, c'est ça qui va le ravigoter, ce bébé ? On se remue, quoi, on se grouille, au lieu de rester là comme des empotés. — Dans deux heures, prononça Andréa à mi-voix et avec une impassibilité parfaite, mon fils Luis sera mort. Que veux-tu faire, petit blanc, contre la morsure du cascavel ? » Mais Coucou ne l'écoutait pas. Outré du sang-froid et du fatalisme des Indiens — s'il avait mieux connu les habitants de ces parages, il n'en eût pas été surpris — il avait déjà empoigné le pauvre petit, l'avait couché sur le sol et collant ses lèvres à la plaie à peine perceptible, se mettait en devoir, selon la méthode classique, d'aspirer le vénin mortel. Un cri s'éleva alentour : « Blanc, blanc, criaient

les quatre indigènes, tu peux mourir aussi ! Prends garde, tu ne connais pas le cascavel ! — La paix ! Fermez vos petites bouches, tas de poules mouillées ! riposta furieusement le Parisien. Comme si c'était moi qui devrais être obligé de faire cette besogne-là ! Allez me chercher un brandon enflammé et un peu pointu : au trot, houste ! »

Quand il jugea le poison suffisamment aspiré, il s'empara du tison que, passionnément, Andréa lui tendait. « Empoignez-moi le même et qu'il ne gigote pas, vous autres ! Ça va lui faire bobo, mais y a pas d'autre moyen pour le moment. Après on verra... Non, mais, c'est-y aux baleines de l'Océan ou aux ours blancs du Jardin des Plantes que je parle ? Vous avez donc perdu vos tympans à la bataille, que vous ne bougez pas plus que des bornes-fontaines, hein ? » Rouge de colère, il ajouta quelques paroles encore plus rudes, qui eurent tout l'effet qu'il en attendait ; subjugués, domptés, trois hommes, dont Andréa le père, saisirent vigoureusement le jeune garçon et le maintinrent immobile, tandis qu'après avoir élargi la plaie avec son couteau préalablement flambé à la flamme du foyer, il y enfonçait profondément le brandon ardent ; sous la douleur, l'enfant se tordait, hurlait, râlait, puis tout à

coup, il s'évanouit. Pâle, le Parisien retira alors l'instrument de supplice : « En voilà assez, fit-il d'une voix étranglée par l'émotion. Je ne dis pas qu'il en reviendra, mais du moins il ne sera pas dit que j'aurai laissé mourir ce pauvre pitchounet sans rien faire pour le sauver... Un pansement à la mode des Cœurs-de-Feu, maintenant, et il ne nous restera plus qu'à attendre la suite des événements. » D'un morceau de la manche de sa propre chemise soigneusement enduit de terre glaise et d'eau salée, il entoura le bras de l'infortuné gamin qu'il ranima en lui faisant avaler une large gorgée de tafia ; puis lui-même, il le porta dans un des hamacs, et sans rien dire, s'assit à côté de lui sur une vieille caisse. D'abord gémissant et pleurant, l'enfant finit par se calmer, puis il s'endormit d'un sommeil agité ; autour de lui, les Indiens demeuraient muets et impassibles ; seules, à l'écart, les deux femmes sanglotait. De temps à autre, Coucou soulevait le pansement et regardait la blessure ; avec la plus vive satisfaction il constatait que celle-ci prenait « meilleure mine » d'instant en instant. Et en même temps l'anxiété qui l'étreignait lui-même quant à son propre sort — bien qu'il en eût soigneusement réprimé les moindres manifestations extérieures —

s'éteignait également : il savait bien en effet qu'il avait risqué sa vie, la moindre écorchure aux lèvres ou dans la bouche ayant pu avoir pour résultat de l'infecter irrémédiablement du mortel venin ; mais comme il ne ressentait nul symptôme, il ne tarda pas à se rassurer.

Plus d'une heure s'écoula ainsi dans un silence que troublaient seuls les gémissements des deux Indiennes. L'enfant, plus paisible, dormait assez tranquillement. Andréa s'approcha, se pencha sur lui et l'examina pendant plus de cinq minutes, puis Johannès fit de même ; tous deux se consultèrent ensuite du regard, puis d'une voix qui vibrait à son insu, le père se tourna vers les femmes : « Ne pleurez plus, fit-il, le fils Luis vivra, le petit blanc l'a sauvé ! » Il y eut un concert d'exclamations éperdues et, l'instant d'après, les deux malheureuses étaient aux genoux de Coucou, lui embrassant les mains en murmurant des paroles qu'il ne comprenait pas. Quant aux hommes, ils ne lui adressèrent pas la parole, mais ils chuchotaient entre eux en le considérant du coin de l'œil.

Tout ému, notre Parisien répondait de son mieux à la gratitude des deux indigènes, dont l'une était évidemment la mère, l'autre la grand-mère du petit

blessé. Après quelques instants, Andréa s'approcha de lui : « Viens petit blanc, lui dit-il. — Où donc ? — Tuer le serpent. — Ça, ce n'est pas une mauvaise idée. Allons-y parce qu'un voisin pareil n'a rien de particulièrement emballant. Trotte devant, vieux frère, je te suis ». Armé simplement d'un sabre d'abatis, l'Indien, escorté de Coucou, de Domingo et de Johannès s'enfonça dans les buissons ; il eut tôt fait de trouver la place où son fils avait été mordu, et de là, se glissant avec une prudence et une habileté incroyables parmi les arbustes et les hautes herbes, il parvint jusqu'à un taillis particulièrement touffu dont il examina minutieusement les abords. Et comme il était penché sur le sol, cherchant à découvrir la trace de la marche rampante de l'horrible bête, une tête plate, hideuse, la gueule grande ouverte, se montra sur sa gauche, sans qu'il la remarquât : c'était celle du serpent qui déjà se ramassait pour bondir ; les trois compagnons du malheureux Andréa étaient trop loin pour intervenir, et d'ailleurs, au premier pas qu'ils feraient, le cascavel s'élancerait.

Surpris du silence et de l'immobilité de ses camarades, Andréa regarda lui-même du côté où ils dirigeaient leurs regards, vit le reptile et resta cloué sur

place par la stupeur. Au même instant, un coup de feu retentit, et le serpent s'affaissa brusquement sur lui-même, une balle venait de lui séparer presque complètement la tête du tronc, et cette balle était sortie du pistolet que notre brave Parisien, avec la rapidité de l'éclair, avait pris à sa ceinture à la vue du danger que courait le Tapouye.

D'un bond, celui-ci, s'arrachant à son habituelle impassibilité, fut auprès de Coucou : « Blanc, petit blanc, fit-il d'une voix dont il cherchait vainement à maîtriser l'émotion, après le fils, tu as sauvé le père. Andréa, et sa famille, et ses amis, et sa tribu, verront désormais en toi un frère. Avant que le soleil se soit couché quatre fois, notre cacique là-bas, sur la grande terre, saura que tu as conservé la vie à deux de ses hommes, Johannès et Andréa, et au fils Luis : souviens-toi, petit blanc ! » Bien qu'il fût encore tout pâle, Coucou répondit en souriant : « Je t'ai bien cru frit, cuit et rôti comme un faisan à la broche, compadre... Quoique après tout, il n'y eût pas de quoi se faire tant de « bile » puisque si tu avais été mordu, nous en aurions été quittes pour te faire subir le même traitement qu'à ton jeune et sympathique rejeton. Tu vois donc bien que tu exagères quand tu prétends que...

— Tu te trompes, petit blanc, prononça gravement l'Indien. Le cascavel a des petits, qui sont cachés dans ce buisson. Quand il a mordu l'enfant, celui-ci était loin d'eux et le serpent ne s'est pas acharné sur lui. Mais ici, la nichée est toute proche et c'est pour la défendre qu'il a attaqué Andréa ; non pas une fois, mais dix fois, ses crocs se seraient enfoncés dans ma chair : on guérit une morsure, blanc, on n'en guérit pas dix. Va, la langue de l'Indien ne tourne pas en vain dans sa bouche !... »

Ils revinrent au carbet où l'enfant dormait toujours ; il n'y avait pas de doute qu'il fût définitivement hors de danger. Rapidement, Andréa raconta à ceux et celles qui n'y avaient pas assisté le nouvel exploit du « petit blanc », et il termina en disant : « Celui-là est un vrai blanc, d'au delà de la grande eau salée. Andréa et les autres Munbarrus se souviendront. » Le Parisien écoutait en souriant ; il ne se doutait pas qu'un jour il devrait la vie au souvenir que ces pauvres gens auraient conservé du rôle bienfaisant qu'il avait joué au cours de cette journée.

VI

La vigilinga.

Coucou passa le reste de la journée et la nuit qui suivit au carbet d'Andréa où tous l'entouraient d'une sorte de respect dû non seulement à ses interventions dans les circonstances que nous venons de rapporter, mais encore à la révélation de sa qualité de Français. La France, proche voisine du Brésil par sa colonie de la Guyane, avait eu plusieurs fois, à cette époque, occasion de montrer sa force pour faire respecter son pavillon qu'au cours des incessantes guerres civiles les belligérants avaient à plus d'une reprise, molesté. Elle entretenait à Cayenne, en permanence, une division navale qui, de temps à autre, se montrait sur les côtes brésiliennes et dont les puissants navires — bien que ce ne fussent que des bâtiments de second rang, frégates ou corvettes — avaient rempli d'admiration et de terreur, l'esprit des indigènes. De plus, les Français passaient pour être autrement doux et justes que les Brésiliens envers les Indiens résidant en Guyane. De tout cela, notre petit Pari-

sien tirait un nouveau prestige aux yeux de ces êtres simples. Quant à son extrême jeunesse, elle n'était pas pour eux un sujet d'étonnement, attendu que, chez eux, il n'était pas rare que des gamins de son âge fussent livrés à leurs seules forces par leurs propres parents, las de subvenir à leurs besoins.

Luis, le fils d'Andréa, était définitivement sauvé, et il ne restait qu'à attendre la fin de l'inévitable accès de fièvre consécutif à la blessure. Quant à l'autre blessé, c'est-à-dire le señor Antonio, il était resté, dûment ligoté, sur la jangada où, sans l'intervention de Coucou, il serait probablement mort de faim et de fièvre. Mais le Parisien lui-même veillait à ce qu'il ne manquât de rien, bien que l'homme, chaque fois qu'il l'apercevait, l'accueillît par des injures et des menaces. « Ma foi marmottait Coucou pour toute réponse, je ne lui en veux pas trop de me recevoir comme un chien dans un jeu de quilles, car, après tout, il a plus de raisons de m'en vouloir que de me porter dans son cœur. Tout ce que je lui reproche c'est de ne pas être très poli, voilà tout ; mais tout le monde n'a pas été élevé sur les genoux d'une duchesse... Seulement, qu'est-ce que je vais faire de lui? Si je le confie aux Indiens, je ne lui donne pas une demi-

heure, après mon départ, pour avoir dans le « coffre » un ou plusieurs poignards, couteaux, sabres d'abatis ou autres ingrédients non moins durs à digérer... L'emmener, ça peut entraîner des complications si quelqu'un de ses copains le découvre... Que le diable l'emporte... oh ! oui, qu'il l'emporte, ça résoudrait le problème d'une façon tout à fait « rupine » et inédite...

Quand, Andréa, renseigné par Johannès sur les projets de leur hôte, eût annoncé à notre Parisien, un peu après le soleil levant, qu'il était prêt à le conduire auprès du fazendeiro qui avait à vendre la vilinga annoncée, il fallut pourtant bien prendre une décision. Il fut convenu que le señor Antonio demeurerait au carbet, ou plutôt auprès du carbet sous un abri que lui construirait Domingo, frère d'Andréa, qui, pendant l'absence de celui-ci, resterait avec sa femme et ses enfants. Surveillance de près, on lui rendrait sa liberté après la délivrance de la famille de Johannès, tenue, comme on le sait, prisonnière par le fameux don Rafaël. Alors, Andréa, Johannès, leurs compagnons, leurs femmes, leurs enfants, quitteraient Marajo pour se soustraire aux représailles de celui-ci, qui ne pouvait manquer de vouloir venger ses deux subordonnés. Coucou fit promettre à plusieurs reprises à

Domingo de ne pas molester le captif, lui remit plusieurs piastres pour payer la « pension » de celui-ci, et, après avoir reçu les bénédictions des deux Indiennes dont il avait sauvé l'enfant, il s'embarqua sur une petite uba qui, guidée par Andréa et un autre Indien, cingla bientôt vers le nord. Quant à Johannès nanti de la forte somme qu'il devait à la libéralité de notre gamin, il filait à toutes jambes vers l'hacienda de don Rafaël pour y délivrer sa famille. Coucou laissait ses bagages au carbet, avec l'intention de les y venir prendre ultérieurement.

L'île de Marajo, que longeait la uba, mesure plus de sept cents kilomètres de tour, et presque partout, ses côtes présentent l'aspect d'immenses et insondables forêts peuplées de toutes sortes d'animaux sauvages ; de loin en loin, une plage plus ou moins vaste, généralement occupée par un « campo », c'est-à-dire une exploitation d'élevage ; à l'intérieur, au delà de la zone des bois, c'est la région des pâtrages où paissent par milliers les bœufs, les chevaux et les moutons, sous la conduite des farouches « vaqueiros », bergers de ces innombrables troupeaux, et, à l'occasion, tout prêts à rendre à leurs maîtres, pourvu que ceux-ci y mettent le prix, des services d'un tout autre genre.

Coucou savait tout cela, pour l'avoir entendu raconter à bord du *Saunie B. Russell*, et quand il eut constaté que la mer était calme — à sa grande satisfaction, car il n'était pas encore cuirassé contre le mal de mer — et que le paysage s'avérait d'une monotonie désespérante, il s'allongea sur un lit de feuilles au fond de l'étroite embarcation qui, bien qu'elle ne fût manœuvrée que par deux pagayeurs, semblait voler à la surface des flots. Ainsi installé, il n'apercevait autre chose que le ciel sillonné par d'épais nuages blancs, et comme cette position a toujours passé pour éminemment favorable à la réflexion, il se plongea incontinent dans une profonde méditation.

Son indécision n'avait pas encore pris fin quand quelques mots d'Andréa lui apprirent que leur voyage touchait à son terme. Il se souleva et s'aperçut qu'ils arrivaient à l'entrée d'une baie formant un véritable et profond, quoique minuscule, port naturel à l'extrémité duquel était mouillée toute une petite flotte : au total, sans compter les pirogues ou ubas, une vingtaine de bateaux de mer ou de fleuve de diverses dimensions. Andréa lui expliqua alors brièvement que là habitait un Américain du Nord qui faisait précisément le commerce de bâtiments de ce

genre, les achetant pour les revendre après les avoir remis en état, ou en faisant construire de tout neufs dans un chantier qu'il possédait tout auprès. Il résidait d'habitude sur une sorte de vaste radeau qui supportait sa « maison » d'habitation et son bureau, et qui était ancré en permanence à une centaine de mètres du rivage : cela parce qu'il s'estimait ainsi plus en sûreté qu'à terre. Ce fut vers cette lacustre demeure que se dirigea la uba, et elle aborda sans difficulté au bas d'une échelle où notre Parisien grimpa incontinent. Mais son arrivée n'était nullement passée inaperçue, car à peine eut-il mis le pied sur le dernier des douze échelons de ce primitif escalier, que trois nègres armés de coutelas et de pistolets parurent sortant d'une manière de guérite d'où ils l'avaient évidemment guetté.

« Où ça va missié? (où va monsieur), demanda l'un d'eux d'un ton rogue. — Missié, répliqua Coucou, veut voir ton patron, mon brave nègro, pour savoir si, des fois, il y aurait moyen de lui acheter un bateau qui aille sur l'eau. Trotte lui raconter ça, vieux, tu verras qu'il sera tout content et qu'il te donnera un morceau de sucre pour ta peine. — Inutile de déranger Tommy, jeune homme, fit tout près une voix sonore, Willie Bobsen est

devant vous ». Un personnage négligem-
ment vêtu d'une chemise et d'un pantalon
blancs, coiffé d'un panama et chaussé
d'espadrilles, grand, fort et pourvu d'une
immense barbe rousse, sortait d'une
grande bâtisse rectangulaire à laquelle le
radeau servait de plancher. Coucou le
salua poliment, tandis que l'autre le con-
siderait d'un air ébahi : « Comment, fit
l'Américain, c'est vous qui voulez acheter
un bateau? Et pour quoi faire, petit? —
Je n'ai jamais entendu dire, répliqua le
Parisien, qu'un bateau puisse servir à
faire des crêpes ou de la marmelade de
prunes ; généralement, on s'en sert pour
naviguer... Et puis, que je sois un nain ou
un géant, en quoi ça peut-il vous intéresser,
pourvu que je vous paie? Dépêchons-nous,
m'sieu Bobsen, je ne suis pas ici pour
m'amuser, moi. Où est-il ce bateau?

L'Américain le considérait d'un air de
plus en plus stupéfait, puis il se mit à
rire : « Par ma foi, fit-il, vous êtes un gamin
bien curieux et surprenant... Pas Brési-
lien, pour un sou, hein? Français, je parie,
à votre accent. — Vous avez gagné,
m'sieu. — Quel âge avez-vous? — Dix-
neuf ans, plus les mois de nourrice, répon-
dit Coucou, qui craignait que son extrême
jeunesse effarouchât le négociant. — Vrai-
ment? Je ne vous aurais pas cru si âgé.

Mais il n'importe, du moment que vous pouvez payer... » Là-dessus, il s'informa du genre de bâtiment que désirait son interlocuteur, mais Andréa fit signe à Coucou de se taire, et il engagea avec Willie Bob-sen une assez longue conversation en portugais ; finalement, celui-ci, les deux Indiens et Coucou reprirent place dans la uba qui gagna rapidement le lieu d'amarrage de la flottille. Nous ne rapporterons pas les détails de la négociation laborieuse qui se poursuivit presque entière entre Andréa et le constructeur ; qu'il nous suffise de dire que, deux heures plus tard, notre Coucou moyennant le versement comptant d'une somme équivalant à deux mille deux cents francs de notre monnaie, se trouvait, par acte dûment signé et parafé, légitime propriétaire de la vigilinga annoncée. C'était un petit bâtiment du port d'environ six tonneaux, de formes extrêmement élégantes et fines ; construite en itauba ou bois de fer, elle était d'une solidité à toute épreuve ; elle portait deux mâts très hauts, plus un beupré, avec trois voiles (deux) rectangulaires, plus une brigantine), toutes de ce tissu rougeâtre que l'on emploie uniquement dans le pays ; à l'arrière, une petite cabine, avec deux hamacs, devait servir de logis aux personnes d'importance. Le

tout était en parfait état, et Andréa déclara que c'était là un excellent marché, que cette vigilinga n'avait peut-être pas, en dépit de ses faibles dimensions, sa pareille sur toute la côte brésilienne, et qu'il se chargerait lui, sur un pareil navire, de braver la terrible prororaca elle-même. « Et maintenant, jeune Français, interrogea Willie Bobsen après qu'il eût soigneusement compté les piastres empilées sur son bureau, me direz-vous ce que vous comptez faire de ce joli canot ? »

VII

En route !

A cette question, Coucou ne répondit d'abord qu'en hochant la tête, puis il laissa tomber ces deux mots : « Des bêtises !... » Et comme l'Américain le regardait avec surprise : « Eh oui ! Vous me demandez ce que je compte faire avec ce bateau ; je vous le dis : des bêtises ! Mais qu'est-ce que vous voulez, il y a des gens qui ne peuvent pas se décider à suivre leur petit bonhomme de chemin comme tout le monde ; à ceux-là, il leur faut des histoires phénoménales, des aventures biscornues, sans quoi ils « se barbent »

ils trouvent le temps long, la vie assommante, et ils finissent par chiper le « spleen » ni plus ni moins que des mylords authentiques. Moi, je suis de cette catégorie-là, et comme peut-être en y mettant un peu de bonne volonté, je pourrais regagner tranquillement Montmartre — Montmartre, c'est à Paris et Paris c'est en France, m'sieu l'armateur — je vais m'empresser de tourner le dos au susdit Montmartre, tout en me traitant intérieurement d'âne, de buse, de cacatoès, de rhinocéros, de rhododendron, bref, en me décernant les noms de tous les oiseaux les plus bêtes de la création... Mais c'est plus fort que moi : j'apprends qu'il va peut-être y avoir du grabuge par là ou ailleurs? Où donc que j'y courre? Et me voilà parti ! Soyez tranquille, allez, votre petit bateau ne s'ennuiera pas avec moi. — Cela, je le crois sans peine, riposta l'Américain en riant aux éclats. Mais avez-vous seulement un équipage? — Moi? Non. C'est papa Andréa que je vous présente, qui s'est chargé de m'en dénicher un parmi ses amis et connaissances. »

L'Indien fit de la tête un signe affirmatif; puis il prononça à l'adresse de Bob-sen quelques mots en portugais, et une courte discussion s'engagea entre eux; ils ne tardèrent pas du reste à se mettre

d'accord, et Coucou apprit de la bouche d'Andréa que le Yankee avait à son service, comme matelots, plusieurs Tapouyes qu'il connaissait ; il venait d'être convenu que trois d'entre eux, nommément désignés par Andréa lui-même passeraient au service de notre Parisien, ainsi qu'un *mamaluco* appelé Pedro Conseiro, l'un des plus habiles pilotes de la côte et du fleuve, son ami personnel (on appelle *mamalucos* les métis de blancs et d'Indiens, *cafuzes* les mulâtres, sangs mêlés de blancs et de nègres, *curibocas*, les sangs mêlés de nègres et d'Indiens). Il fallut une heure à peine pour réunir ce personnel ; pendant ce temps, Willie Bobsen faisait compléter les agrès de la vigilinga et, sur la demande de notre Parisien, méthodiquement ranger dans la petite cale des vivres suffisants pour une traversée d'une douzaine de jours. Notre gamin trouva encore chez son hôte, qui possédait, outre son commerce de navires et embarcations, un véritable bazar très copieusement achalandé de toutes sortes de marchandises, un bon fusil de chasse à deux coups, pour lui-même des carabines, des pistolets, des sabres d'abatis, des poignards, des piques pour ses hommes, des munitions en abondance, quelques vêtements. Maintenant, il était paré et prêt à partir... pour

quelle destination, lui seul eût pu le dire.

Après qu'il eût vidé avec l'Américain, le whisky de l'amitié, notre Coucou, prit définitivement possession de sa nouvelle acquisition. Disons tout de suite qu'en dépit de ses airs modestes et détachés, il n'eût pas, selon sa propre expression, donné sa place pour celle d'amiralissime de toute la flotte suisse. Ce joli et fringant petit bâtiment, d'une propreté parfaite, tout neuf, qui était désormais sa propriété, flattait sa vanité au point qu'il en oubliait ses prétentions contre les voyages maritimes. « J'ai été fantassin, disait-il, j'ai été cavalier, j'ai même été sapeur, puisque, deux ou trois fois j'ai construit des mines extrêmement explosives ; il ne me manque plus que d'être artilleur et marin ; artilleur ça viendra plus tard, marin voilà ! Ça qui va être épata nt de se laisser glisser à la surface des flots limpides et calmes, au lieu de... oui, mais quand les flots ne seront plus calmes ni limpides ? Ça ce sera la sale blague, j'aime mieux ne pas y penser... En attendant, commençons par passer l'inspection générale de nos troupes. » Comme celles-ci, c'est-à-dire les quatre hommes d'équipage, sont destinées à jouer un rôle important dans les nouvelles péripéties qui attendent notre héros, il

convient que nous les présentions sommairement au lecteur.

Pedro Gonzalès, le pilote, à qui revenait la charge de diriger la navigation puisque Coucou n'y entendait rien, était un homme d'une trentaine d'années, fils d'un Espagnol et d'une Indienne : il était beaucoup plus blanc qu'Indien, mince, fluet, nerveux, avec un visage assez ouvert et intelligent, et qui, au dire d'Andréa, n'avait qu'un défaut qu'il partageait d'ailleurs avec nombre de ses compatriotes : un penchant parfois excessif pour le tafia, le whisky et autres liqueurs pareillement alcoolisées. D'ailleurs, fut-il ivre comme toute la Pologne, il n'en perdait rien de sa lucidité, et il prétendait même que, plus il avait bu, plus il avait la décision prompte, le bras sûr, la vue perçante. Il passait pour un marin consommé, connaissant comme pas un la navigation extrêmement difficile et dangereuse de ces parages.

Les trois matelots étaient des Mumburus de vingt à vingt-cinq ans, dont il est bien inutile de tracer le portrait, attendu qu'ils ressemblaient traits pour traits à Andréa. Comme la plupart des Tapouyes (c'est le nom générique que l'on donne aux Indiens demi civilisés du Bas-Amazone où coexistaient à côté d'eux des tribus

demeurées entièrement sauvages), ils avaient adopté un costume vaguement européen, consistant en une chemise de grosse toile bise et un pantalon descendant un peu plus bas que le genou. Pas de souliers, bien entendu, mais quelquefois sur leurs cheveux noirs, raides et drus, un chapeau de paille. Ceux-là avaient complètement renoncé aux tatouages et ils avaient troqué, comme Andréa, Johannès et les autres, leurs noms indiens contre des prénoms portugais : Vasco, José et Joao.

Andréa leur avait fait un petit discours, où il leur avait exposé les raisons qu'ils avaient de servir leur nouveau maître avec fidélité et dévouement : il avait sauvé les vies de Johannès, d'Andréa lui-même et du fils Luis, il avait donné à Johannès l'argent nécessaire à la libération de sa famille : celui-là était un vrai blanc et un bon blanc, ami des pauvres Indiens, celui-là était un Français, le frère de ceux dont les vaisseaux faisaient trembler les Brésiliens, si arrogants d'ordinaire. De plus, sa main s'ouvrait facilement, il était généreux, et quiconque le servirait bien n'aurait pas à s'en repentir. Enfin, malgré son jeune âge, il était digne de commander à des hommes, car son regard, son attitude, sa voix respiraient l'audace, la bravoure et le sang-froid.

« Renversant, ce bonhomme, murmurait Coucou en l'écoutant. Jamais je ne lui aurais supposé la langue aussi bien pendue. Décidément, j'avais bien raison de dire que les Indiens de par ici ne ressemblent pas à ceux que j'ai connus : si un Cœur-de-Feu avait fait un discours pareil, il en aurait attrapé une extinction de voix pour le reste de ses jours... Enfin je suis content de savoir que je suis toujours aussi épatant qu'autrefois ; à force de l'entendre dire, je sens que je finirai par le croire... Du reste, mes matelots et mon pilote ont d'assez bonnes « trompettes » et ils me reviennent suffisamment ; je crois que nous nous entendrons ». Selon la coutume du pays, il leur paya trois mois de solde d'avance, soit trente piastres à Pedro, quinze à chacun des autres, et il y ajouta une gratification qui amena un sourire sur les visages bronzés de ses futurs compagnons. « Elle file, ma galette, constata-t-il, mais ça m'est bien égal. De deux choses l'une, en effet, ou bien j'en trouverai tant que j'en voudrai à Cayenne, ou bien je n'en trouverai pas du tout. Dans le premier cas, je n'ai pas besoin de me faire de « bile », et dans le deuxième, je me débrouillerai ; par conséquent, je suis bien tranquille... »

Les adieux d'Andréa furent empreints

d'une certaine solennité. L'Indien, avec sa sagacité de demi-sauvage, devinait que Coucou n'était pas un « petit blanc » comme les autres, et il avait compris sans peine que la lecture des documents trouvés dans le portefeuille de Manoël avait complètement dissipé ses velléités de retourner dans son pays ; au contraire, selon toute probabilité ce gamin devait avoir formé quelque plan plus ou moins risqué, il devait méditer une entreprise hasardeuse, suggérée par les indications que l'infortuné Portugais lui avait fort involontairement fournies. C'est pourquoi, désireux de s'acquitter autant qu'il était en son pouvoir envers celui à qui il devait la vie, il avait lui-même choisi les auxiliaires qui allaient l'assister dans son expédition. Tel fut le sens des explications qu'il donna en une seconde harangue qu'il entremêla de souhaits de réussite et de conseils judicieux. Il termina en assurant à nouveau Coucou qu'il trouverait, asile et protection chez les Munburrus si quelque jour il se trouvait en péril, serra à l'européenne, sans un mot, les mains de ses trois compatriotes et de Pedro, prit celle de Coucou et la plaça successivement sur son front, ses lèvres et son cœur. Ensuite, il sauta du pont de la vigilinga dans son uba et dit encore : Andréa se souviendra, et Johan-

nès, et le fils Luis n'oublieront pas. Tous les Munburrus sont les amis du petit blanc. Adieu. » Il poussa au large et la légère pirogue, en quelques coups de pagaie, eut franchi le promontoire qui fermait le petit port.

Coucou le regarda s'éloigner. Les paroles graves et mesurées de l'Indien l'avaient beaucoup plus frappé qu'il ne voulait se l'avouer, parce qu'elles posaient nettement la question de l'entreprise dans laquelle il allait se lancer, très volontairement, sans que rien l'y obligeât, mais aussi, non sans y avoir mûrement réfléchi. Et, un moment, il hésita ; une foule de considérations, les unes pour, les autres contre, se présentèrent à son esprit, mais quand Pedro, de sa voix calme, lui eût annoncé que la vigilinga était prête au départ, il eut un grand geste comme pour chasser les idées importunes et il répondit : « Eh bien, Pedro mon compadre, puisqu'elle est si bien disposée, notre vigilinga, il ne serait pas poli de la faire poser, pas vrai ? Donc, allons-y et en route pour Cayenne ! — Esta boum (c'est bon), approuva le métis qui lança aussitôt quelques ordres. » L'instant d'après, les voiles se déployaient et s'orientaient, les amarres étaient larguées et le petit navire poussé par un vent favorable, se dirigeait vers le chenal con-

duisant à la mer. Willie Bobsen, de la main, multipliait les gestes amicaux auxquels notre Parisien répondait de son mieux. On l'entendit qui criait : « Bon courage et bonne chance ! — Le coquin, grommela Coucou, il ne sait donc pas que ça porte malheur ! S'il nous arrive anicroche, je reviens lui chercher querelle, il n'y coupe pas ! » Puis il s'enferma dans la cabine située à l'arrière et formant dunette et il s'occupa de mettre de l'ordre dans l'arsenal qu'il venait de se procurer et qu'il rangea méthodiquement, de façon que ses hommes pussent s'armer rapidement le cas échéant. Ensuite, il s'étendit sur un hamac pour y rêver, et, en effet, il y rêva si bien qu'il finit par s'endormir ; au bout d'un temps qu'il ne put apprécier, quelqu'un l'éveilla, le secouant avec énergie : c'était un de ses Tapouyes, Vasco, qui lui dit : « Maître, Pedro m'envoie te dire qu'il vient de découvrir un grand navire monté par des blancs et qui s'est échoué sur un banc de sable. Pedro voudrait te voir pour demander des instructions. — Maître ? qui c'est-y celui-là ? fit le gamin en regardant autour de lui... Imbécile que je suis c'est mon « individiou » qui se trouve tout d'un coup élevé à cette dignité... C'est bon, vieux, dis à Pedro que j'y vais. »

VIII

Le navire échoué.

Le Tapouye avait dit vrai. Dès que Coucou eut mis le pied sur le pont, il aperçut, par bâbord, le navire annoncé ; c'était un trois-mâts-barque, et, incliné sur son flanc gauche, toutes, voiles carguées bien entendu, il était évidemment venu « donner du nez » dans un des innombrables bancs vaseux ou sablonneux qui, invisibles à marée haute, se déplaçant parfois sous l'influence des courants, rendent la navigation si périlleuse à l'embouchure de l'Amazone ; il n'était du reste qu'à deux cents mètres environ de la terre ferme formée par une côte peu élevée couverte d'une futaie épaisse et peu engageante. Des canots circulaient alentour, portant sans doute des officiers du bord qui examinaient la position de leur bâtiment. Aucun pavillon ne flottait à son grand mât ni à sa poupe.

« Ben, fit Coucou en se dirigeant vers Pedro, m'est avis qu'ils se sont fichus dans de jolis draps, les copains là-bas ! Ils ne voient donc pas clair ! Pourtant, ce n'est pas une puce, un banc de sable. — Il y a

une heure, quand la mer était haute, répliqua le pilote, il était complètement recouvert par les eaux, et il était impossible d'en rien apercevoir. Crois-tu du reste qu'il se soit échoué là par hasard? — Comprends pas. Explique-toi. — Depuis moins de sept ans, c'est le quatrième navire qui vient s'enliser sur ce banc, et les trois premiers y ont été conduits par leurs pilotes eux-mêmes. — Bah! Et dans quelle intention? — Il y a toujours des pilotes qui circulent au large, sur des jangadas ou des montaries, pour offrir leurs services aux bâtiments étrangers, et ces services sont toujours acceptés, parce que les capitaines savent qu'ils ne pourraient pas, par leurs propres moyens, éviter les écueils ou les roches. Il arrive parfois que certains de ces bâtiments sont signalés à l'avance comme portant une riche cargaison; alors, le major, ou don Rafaël, ou le docteur, s'arrangent pour les faire piloter par un homme à eux qui les jette à la côte; ils arrivent ensuite avec leurs vaqueiros et ils le pillent. »

Pedro avait donné cette explication d'un ton parfaitement calme, comme s'il parlait d'une chose très ordinaire. Et en effet, aux protestations de Coucou, il répliqua que sur tout le rivage de Marajo et des bouches de l'Amazone, cette indus-

tric se pratiquait couramment ; toutefois les naufrageurs ne s'adressaient généralement pas à des navires anglais, français ni américains, par crainte des représailles. « C'est du propre, opina le gamin. Et les équipages, et les passagers, qu'est-ce qu'on en fait ? — S'ils résistent, on les massacre ; s'ils se soumettent, on les envoie à Bailique ou à Para dans leurs embarcations, et on met le feu au navire — une fois le pillage terminé, bien entendu. — Doux pays ! Il paraît pourtant qu'il existe un gouvernement quelque part par là, mais ce qui doit être rare, ce sont les gendarmes ; or, un gouvernement sans gendarmes, c'est comme un canon auquel il manquerait la poudre, les boulets et les artilleurs... Mais alors, Pedro mon vieux compadre, il faudrait les avertir, ces pauvres bonshommes. C'est qu'ils n'ont pas l'air de se faire un atome de mauvais sang. — Le maître commandera, Pedro obéira. Si le maître le veut, Pedro va conduire la vigilinga bord à bord avec ce navire, et le maître parlera au capitaine. — Tâche de ne pas nous fourrer aussi la tête la première dans le sable, nous autres ! » Le pilote sourit et, sans répondre, donna ses ordres pour faire diminuer la voilure puis, avec une habileté vraiment hors de pair, il fit

décrire à la vigilinga un grand arc de cercle, la gouvernant de façon à raser l'arrière du trois-mâts. Sur sa demande, des amarres furent jetées du pont de celui-ci, et le petit navire vint, doucement, se ranger contre la poupe du grand. Des curieux, en grand nombre, étaient penchés sur la lice suivant la manœuvre avec intérêt.

« Où est le capitaine? demanda Pedro.

— C'est moi, répondit un homme à barbe grise, coiffé d'un immense chapeau de paille, et qui venait de se montrer sur le couronnement arrière. Que voulez-vous?

— C'est bon ; le maître va aller à vous ; envoyez-lui une échelle. Quelques instants plus tard, grave et digne, Coucou faisait festement son apparition sur le pont, et avec une courtoisie digne d'un gentilhomme accompli, saluait le commandant du navire qui le regardait avec un étonnement non dissimulé. « Quoi, fit enfin, l'officier en un assez mauvais espagnol, c'est vous, petit homme, le « maître » de ce canot? Par la barbe de mon grand-père, à votre âge, chez moi, les bambins jouent encore au cerceau, ou presque, et je me demande un peu si les gens de ce pays ne sont pas fous de... — Je me demande, moi, répliqua Coucou, si c'est là une façon de recevoir les gens qui

viennent vous rendre visite, mais il paraît que la politesse varie selon les latitudes ou les longitudes. — Dites donc, l'ami, savez-vous que je vous engagerais volontiers à surveiller votre langue, et cela dans votre intérêt? — C'est entendu, fit le gamin impatienté en haussant les épaules. Et maintenant que nous nous sommes bien et inutilement chamaillés, si nous parlions sérieusement? Comme ça, vous voilà échoués? — Qu'est-ce que cela peut vous faire? » Le Parisien considéra avec un véritable ahurissement le personnage qui lui opposait une telle humeur de dogue, et finalement se mit à rire. « Voyons, m'sieu le capitaine, fit-il, si je venais vous « taper », autrement dit, vous emprunter de l'argent, je comprendrais que vous me receviez comme un chien dans un jeu de boules, mais mes intentions n'ont rien d'aussi inavouable, au contraire... — Allons, dépêchez-vous de dévier votre nœud. Qu'avez-vous à me raconter? Mon temps est précieux, à moi, et je n'aime pas bavarder pour ne rien dire ».

Au cours de ses multiples aventures, Coucou avait appris à se méfier, et cette insistante à l'éloigner, à se débarrasser de lui, commençait à lui sembler suspecte. Il jeta un regard autour de lui et eût tôt fait de constater que les auditeurs de ce

dialogue dépourvu d'aménité étaient divisés en deux camps bien tranchés : d'un côté l'équipage, massé derrière le capitaine et composé d'une vingtaine de matelots aux figures assez patibulaires en général, de l'autre une cinquantaine d'hommes pauvrement vêtues, dont un certain nombre avaient avec eux des femmes et des enfants et qui devaient être des émigrants. Ceux-ci écoutaient avec une visible anxiété, et il était très clair que la concorde ne régnait pas entre les passagers et le personnel du bord. A la dernière et brutale réplique du capitaine, un murmure courut parmi les émigrants, mais le coléreux personnage se retourna en hurlant un formidable « Silence ! De quoi se mêlent ces crève-la-faim ? » qui fit faire les plus déterminés.

« C'est bon, dit Coucou d'un ton froid. Puisque ma présence à votre bord a l'air de vous déplaire, je ne vous l'imposerai pas plus longtemps. Seulement, j'estime qu'il est de mon devoir de vous prévenir du péril que vous courez. Moi, je ne suis pas Brésilien, et je ne connais pas cette côte, mais mon pilote, lui, la connaît à fond. Or, il m'a déclaré que plusieurs navires s'étaient échoués ici durant ces dernières années ; tous ont été pillés par les brigands qui, paraît-il, foisonnent à Marajo... »

— Et c'est pour nous débiter ces sornettes que vous nous avez dérangés ! s'exclama l'officier en éclatant d'un rire forcé. Allons, allons, la peur égare ton esprit, gamin. Retourne sur ton bateau de quatre sous et débarrasse-nous le plancher... » Mais de violentes protestations, provenant des rangs des émigrants lui coupèrent la parole. « Le jeune homme a raison, cria en anglais un grand diable à barbe fauve. Je parierais cent livres contre un penny qu'on nous a échoués ici exprès... — Oui, oui, appuyèrent les autres, il y a quelque chose là-dessous. Voilà dix ans que le navire fait le service de ces parages, et ceux qui le commandent devraient connaître les endroits dangereux. — Vous tairez-vous, vermines, hurla le capitaine cramoisi de colère ; le premier qui se permet d'élever la voix, je le fais mettre aux fers par les pieds et les mains. — Ce n'est pas cela, observa Coucou avec son calme habituel, qui tirera votre navire de son banc de sable. En tout cas, braves gens, continua-t-il en se tournant vers les émigrants, vous êtes prévenus ; et comme un homme prévenu en vaut deux, j'estime que vous voici assez nombreux pour repousser une attaque le cas échéant. Comme je n'ai pas la vocation de me faire « remiser » alors que je viens en copain

vous mettre en garde contre un péril, je vous laisse vous débrouiller avec votre charmant et aimable capitaine. »

Le passager à barbe fauve, un véritable colosse, sensiblement mieux vêtu que les autres émigrants, s'avança d'un air résolu. « Un instant, fit-il. Mes camarades et moi, nous avons bien remarqué qu'il se passait sur ce navire des choses anormales. Les paroles du jeune Européen — car ce jeune garçon est sûrement Européen — qui vient de monter à bord, ne sont pas faites pour calmer nos soupçons, et ce n'est pas parce qu'elles sont sorties de la bouche d'un adolescent et non d'un homme fait que l'on n'en doit pas tenir compte. Cet échouage, alors que le capitaine connaît parfaitement la côte — c'est lui qui nous l'a affirmé à notre départ d'Angleterre — alors que nous avions à bord un pilote du pays qui a disparu depuis, cet échouage, est plus que suspect. Il nous faut une explication. » Il y eut un silence ; une trentaine d'émigrants, les plus hardis, s'étaient réunis derrière leur porte-paroles, et leur attitude prouvaient qu'ils n'étaient point d'humeur à le laisser molester. Ce fut sans doute ce qui décida le capitaine à renoncer à la violence et à entrer dans la voie des négociations. Il se croisa les bras sur la poitrine et, haussant les

épaules : « Il n'y a pas d'explications, déclara-t-il. Les bancs de vase ou de sable sont, non pas fixes, mais mouvants ; en d'autres termes ils se déplacent d'un jour à l'autre, de sorte que le plus habile pilote est exposé à jeter le navire qu'il conduit sur l'un d'eux, alors qu'une semaine auparavant, il aura suivi exactement la même route sans le moindre accident. C'est ce qui est arrivé à notre *Teger* et voilà tout. Quant au départ de notre pilote, il est non moins naturel ; nous ne démarrerons pas d'ici avant la grande marée, dans trois ou quatre jours ; or cet homme a besoin de gagner sa vie ; il est donc parti sur sa jangada à la recherche de quelque navire à conduire à Para ou ailleurs, et il reviendra à notre bord quand le moment sera venu de nous remettre à flot. — Et ces menaces de pillage dont nous parle le jeune homme ? insista l'émigrant à la barbe fauve. — Je ne suis pas prophète, riposta le capitaine d'une ton bourru. D'ailleurs, reprit-il, après un moment de réflexion, c'est bien simple : il y a des armes à bord ; elles ne manquent pas, puisqu'une partie de notre cargaison est composée de fusils, pistolets, sabres et munitions. On va vous en distribuer à chacun, et ainsi vous serez en mesure de repousser une attaque, si, ce que je ne

crois guère, quelqu'un songeait à nous molester ».

Ces paroles calmèrent l'excitation ; seul, sans doute, Coucou n'avait qu'à demi confiance. « Il fait trop bien les pirouettes et les volte-face pour être honnête, ce coco-là, songeait-il et je crois que le plus prudent serait de me « carapater » de ses environs. Pas à dire, il a une trompette qui ne m'emballe pas Monsieur le capitaine, dit-il tout haut, maintenant que je vous ai mis sur vos gardes, je n'ai plus rien à faire ici, d'autant plus que ma société ne semble pas vous plonger dans des abîmes de joie, je vais donc vous souhaiter toutes sortes de bonheur et de prospérités, une bonne santé, et tout ce que vous pouvez désirer en ce bas monde... — Allons, jeune homme, fit l'officier d'un ton conciliant, il ne faut pas m'en vouloir si, tout à l'heure, je ne vous ai pas reçu comme je l'aurais dû. J'étais encore furieux de cet absurde échouage... bref, je n'étais pas dans mon assiette. Oubliez mes paroles... un peu vives et venez avec mon second et moi, dans ma cabine déguster un vieux porto dont vous me direz des nouvelles. »

IX

Les forçats.

Coucou hésita, mais la prudence l'emporta : « Merci, fit-il, le porto ne me dit rien. D'ailleurs je n'ai pas de temps à perdre si je veux être à Cayenne en temps utile. — Bah ! Vous allez donc à Cayenne ? — Oui. — Vous ne refuserez pas alors, de me rendre un service qui consistera à remettre un mot au correspondant de mon armateur dans cette ville. Quelques minutes me suffiront pour le rédiger. — Soit, fit le Parisien, toujours obligeant de sa nature. Mais ne me faites pas attendre trop longtemps. — Soyez tranquille. » Le capitaine s'éloigna et, en passant donna à sa haute voix à ses matelots l'ordre d'aller chercher les caisses d'armes dans l'entrepont et d'en distribuer le contenu aux émigrants, ainsi que de la poudre et des balles. Il ajouta, en disparaissant par une écoutille, quelques paroles que nul n'entendit, et silencieux, les marins le suivirent pour exécuter ses instructions.

Trois ou quatre minutes seulement s'écoulèrent, durant lesquelles les émi-

grants s'entretinrent à voix basse entre eux, évidemment très agités par la perspective d'une attaque possible. Quant à notre Coucou, il s'accouda tranquillement au bastingage et s'amusa à suivre de l'œil les évolutions de bandes de poissons-chats rôdant autour du navire ; sur sa vigilinga, Pedro et les trois Indiens, placides, étaient assis côte à côte sur le pont, le premier se tenant auprès de l'amarre qui maintenait le canot contre le trois-mâts.

Une clamour d'effroi sortie de soixante poitrines, l'arracha soudain à sa quiétude, et, juste comme il se retournait, une voix tonnante criait : « Le premier qui bouge est mort ! Feu dans le tas au premier geste, vous autres ! » Il eut à peine le temps de voir les émigrants entourés d'un cercle de matelots armés jusqu'aux dents et les fusils braqués ; déjà deux hommes de l'équipage étaient sur lui ; en un clin d'œil il fut jeté à terre, maîtrisé, garrotté et entraîné vers une écoutille par laquelle ses agresseurs le précipitèrent plutôt qu'ils ne le descendirent. Il entendit encore des exclamations de fureur et de désespoir, des appels, deux ou trois détonations, puis plus rien. Car, bousculé, poussé, parfois même traîné sur le plancher, il avait été jeté dans un réduit étroit

où brûlait une lanterne dont les faibles rayons lui montrèrent une barre de fer munie de place en place d'anneaux métalliques qui couraient sur toute la longueur. Bien qu'instinctivement, il s'efforçât de résister, il fut couché sur le sol et deux anneaux enserrèrent ses chevilles. Un double grincement de clef lui apprit que les cadenas maintenant ces instruments de captivité venaient d'être fermés, et, rapidement, les marins se retirèrent non sans lui adresser quelques paroles de moqueries auxquelles il prit à peine garde. La porte fut repoussée avec violence et Coucou se trouva seul dans une pénombre lugubre avec, pour unique distraction, la visite de quelques rats qui, curieusement, s'en venaient examiner ce nouvel et inattendu compagnon.

« Eh bien ! s'exclama-t-il tout haut quand, le premier moment de stupeur passé, la parole lui fut revenue, je pense qu'en voilà une qui se porte bien ! Une « quoi » ?... Ça je n'en sais rien : comment qualifier ce qui vient de m'arriver ? Je crois que le mot « tuile » serait encore le plus désigné, mais celui-là ou un autre, ça n'a pas d'importance... Qui est-ce qui m'expliquera ce qui lui a pris, à cette sombre fripouille de capitaine ?

Il se creusa longtemps la tête, tout en

se retournant sur le dur plancher sans réussir à trouver une position qui ne fût pas trop fatigante ni incommode ; des bruits vagues lui parvenaient seuls, et ne parvenaient pas à l'arracher à l'amertume de ses pensées ; songer qu'à cette heure sans cette maudite erreur de navire, il aurait été en route pour la France, ou tout au moins se serait trouvé en pleine sécurité aux États-Unis ! « Décidément, songeait-il, ça finit par devenir excessif, toutes ces histoires dont on ne voit plus le bout. Un beau jour, je finirai par y laisser ma peau, et après, je serai bien avancé, ma foi ! Et cela, à cause de ma maudite manie de me mêler de ce qui ne me regarde pas... C'est bien ma faute, pas à dire ; si j'étais resté sur le *Russell*, si je n'avais pas démolî le nommé Antonio, si je ne m'étais pas emballé sur le manuscrit du señor Rafaël, si... Oui, oui, c'est ma faute. Mais quoi, on ne se refait pas ! »

Il en était là de ses réflexions quand, brusquement, la porte s'ouvrit, et trois hommes parurent, dont l'un tenait à la main un gros falot : celui-là, il le reconnut tout de suite, c'était le capitaine du *Tiger* ; mais les deux autres lui étaient inconnus, et tout de suite il fut fâcheusement impressionné par leur aspect, car il était impossible d'imaginer visages plus bas, plus

sinistres, plus clairement marqués de la flétrissure du vice et du crime. L'un était grand et vigoureux, une vraie brute à encolure de buffle, l'autre de taille moyenne mince et nerveux, tous deux presque glabres, le regard dur, froid, cruel, et vêtus convenablement de solides costumes de toile. Ils se plantèrent devant le Parisien et, un instant, le considérèrent en silence, puis le plus petit des deux inconnus prit la parole en ce patois parlé par les Indiens et les mulâtres que Coucou comprenait à peu près. « Tu vas tâcher, dit-il rudement de me répondre comme il faut, sans chercher midi à quatorze heures ; il paraît que tu as la langue bien pendue, s'agit de le montrer ; sans ça, gare. De quel pays es-tu ? comment t'appelles-tu ? que fais-tu ici ? » Le gamin fronça les sourcils, puis, oubliant net les résolutions qu'il avait prises antérieurement et aux termes desquelles il avait décidé de feindre la soumission, il se laissa emporter par un subit accès de colère et éclata : « Toi, mon vieux, je vais te dire : tu as une de ces bobines qu'on n'aimerait pas à rencontrer au coin d'un bois : cela pour s'exprimer poliment qu'elle a le don de me porter sur les nerfs et que je doute fort que nous fassions jamais une paire d'amis, tous les deux.

• Maintenant, je vais te répondre, vilaine tête d'échappé de la Cour des Miracles. Je suis Français de France, et même de Paris et même de Montmartre, je m'appelle Coucou et quelquefois aussi Marcel Coulombet. Et quant à savoir ce que je fais ici, je crois que ça se voit assez : je suis en train de faire ma sieste, confortablement installé sur mon divan, dans mes appartements particuliers de mon hôtel du Parc Monceau, et j'attends que mon larbin m'apporte ma robe de chambre avec mon courrier et les journaux du soir. Voilà. »

Le capitaine et le géant grommelèrent des paroles de menace, mais l'autre, qui paraissait avoir sur eux un réel descendant, leur fit signe de se taire ; puis, après avoir réfléchi quelques instants, il leur murmura tout bas quelques mots à la suite desquels ils se retirèrent sans même essayer de discuter sa volonté et le laissèrent en tête-à-tête avec le prisonnier. L'homme alors attira un vieil escabeau qui gisait dans un coin, s'y installa à côté de Coucou, et renoua ainsi l'entretien : « Alors, petit, tu es Français ? Eh bien : nous aussi... du moins mon compagnon et moi, car le capitaine, lui, est Anglais, ou à peu près, car il est originaire de Guernesey. D'ailleurs je ne sais pas pourquoi, je m'exténue à te parler espagnol ; employons notre

langue maternelle, nous nous entendrons mieux. — Je ne désire nullement m'entendre avec vous, répliqua Coucou de plus en plus monté. Je suis venu à bord de ce bateau pour avertir l'équipage du danger qu'il courait et ç'a bien été là une des plus volumineuses bêtises que j'aie faites de ma vie, puisque je suis venu me jeter dans la gueule du loup ; je pense en effet que le capitaine et ses matelots ne valent pas mieux que les brigands contre lesquels je les engageais à prendre leurs précautions : probable que tout ce monde-là s'entend comme lardons en poêle, non, comme larrons en foire. Vous voyez bien que je n'ai aucune raison de désirer les bonnes grâces de gens qui, au service que je leur ai rendu, ont répondu en me fourrant aux fers comme un forçat.

— Comme un forçat, tu l'as dit, prononça l'autre lentement !

Il n'ajouta rien, scrutant l'honnête et franc visage du petit Parisien. Et ces dernières paroles firent naître la lumière dans l'esprit de celui-ci : cet homme à la mine sinistre et cynique, ce devait être un de ces forçats évadés de la Guyane qui, avait-il entendu dire à bord du *Russell*, liaient partie avec certains fazendeiros pour terroriser les habitants paisibles des bords de l'Amazone, à moins qu'ils ne

préférassent « travailler » pour leur compte et piller, rançonner, massacrer tous ceux qui avaient le malheur de se trouver sur leur route. Le Parisien n'était pas un garçon à cacher ses impressions. Il détourna la tête d'un air de dégoût et son interlocuteur reprit avec un affreux sourire : « Je vois que tu as deviné d'où je venais et ce que j'étais ; eh bien ! puisque tu es si intelligent tu comprendras sans peine qu'il est inutile de faire le méchant, puisque tu es entièrement en mon pouvoir. Sois bien sage et, tu auras du sucre ; dans le cas contraire, le fouet... et quand je dis le fouet, je m'entends ; je connais des procédés autrement perfectionnés pour mater les gosses turbulents ou récalcitrants. Je t'écoute : que faisais-tu sur cette vigilinga, à ton âge, seul avec des Indiens ; où allais-tu, d'où venais-tu, où habitent tes parents ? — Mes parents ? Ils sont loin... malheureusement... Ce que je faisais sur la vigilinga, c'est mon affaire, d'où je venais et où j'allais, ça ne regarde que moi. Si vous n'êtes pas content avec cela, c'est que vous avez des goûts joliment difficiles ! »

L'homme fit un geste de colère et se leva. « C'est bon, fit-il en ricanant, quelques heures encore à la chaîne t'assoupliront l'esprit, et si cela ne suffit pas, nous aviseraisons. Il faudra bien que tu parles. — Pour

ce que ça te rapportera, mon vieux, tu ferais mieux d'aller faire ta manille au café du coin ou à celui d'en face, railla le Parisien. — C'est ce que nous verrons. Tu as des parents, n'est-ce pas, et qui doivent être riches pour posséder ce joli bateau qui, m'a-t-on dit, t'a amené. Ils sont donc « bons » pour payer une honorable rançon s'ils veulent, en ta personne, retrouver un membre aussi intéressant de leur famille. Au revoir, petit ; dors, le sommeil porte conseil ». Il se dirigea vers la porte et sortit pour revenir quelques secondes plus tard avec ses deux acolytes ; tandis que ceux-ci maintenaient les bras de l'infortuné Coucou, il se mit en devoir de le fouiller avec une dextérité prouvant un long exercice. Il ne tarda pas à découvrir la ceinture encore toute gonflée de piastres, et dont le contenu arracha aux trois sacrifiants d'admiratives et d'enthousiastes exclamations ; ce fut d'ailleurs leur seul butin, car Coucou avait laissé à bord de la vigilinga le portefeuille de Manoël ; il est vrai que selon toute apparence, le petit bateau était actuellement au pouvoir de l'équipage du *Tiger*.

Sans ménager à leur prisonnier les moqueries, les menaces, les insultes, les trois brutes s'en furent avec le produit de leur rafle, laissant le Parisien, qui

n'avait d'ailleurs pas même tenté une résistance forcément inutile, dans un état d'exaspération qui confinait à la rage. Et à peine eurent-ils disparus que Coucou s'exclama tendant ses deux poings vers eux. « Ça ne va pas se passer comme ça, ah ! mais non. J'avais un bateau épatant, j'avais de la galette plein mes poches, de quoi vivre comme un pacha, moi et mon p'pa et ma m'man et toute la famille Coucou, jusqu'à la fin de nos jours et même longtemps après, et ils m'ont « chapardé » tout ça ! Ils vont voir un peu « de quel bois c'est » que je me chauffe, et comment je me rebiffe quand on me marche sur le pied. Ils ne me connaissent pas, dans ce pays ? Eh bien ! ils apprendront à me connaître, zou ! »

X

L'évasion.

Malgré ce serment d'Annibal, les heures coulèrent, lentes et lugubres, sans que l'infortuné gamin découvrit dans sa cervelle, pourtant inventive, le moyen de se libérer de sa captivité. D'ailleurs il était clair que, tant qu'il n'aurait point réussi à conquérir la liberté de ses mouvements,

il faudrait renoncer à tout espoir ; or, les anneaux qui emprisonnaient étroitement ses chevilles étaient d'une solidité qui défiait ses efforts et il eût fallu pour les briser, des instruments qu'il ne possédait pas. Cette conscience de son impuissance, jointe à l'anxiété trop légitime que lui inspiraient les intentions des forçats à son égard, à l'incertitude sur le sort de Pedro, des matelots et de la vigilinga le tinrent longtemps éveillé sans que nul vînt le déranger. A la fin, il prit le parti de ne plus penser à rien et s'arrangea de son mieux pour essayer de dormir malgré l'incommodeité de sa position. Le sommeil commençait à le prendre quand un léger bruit le fit tressaillir ; sans bouger, il ouvrit les yeux et il ne tarda pas à constater que la porte s'ouvrait lentement, laissant bientôt passage à un nouveau personnage qui tenait à la main une lanterne sourde.

Toujours immobile, Coucou examina le nouveau venu et fut surpris de reconnaître en lui un jeune garçon à peu près de son âge, et indubitablement de race blanche ; il était vêtu d'un tricot de marin, d'un pantalon de toile, et coiffé d'un vieux bonnet de laine ; ses pieds étaient nus. Quant à son visage maigre, allongé, aux bons yeux ronds qui devaient

en permanence avoir une expression un peu étonnée et naïve, il reflétait surtout pour l'instant une inquiétude sans bornes. Avec des précautions infinies, le visiteur s'approcha du prisonnier et grande fut la surprise de celui-ci quand il s'entendit interroger dans sa langue maternelle en français. « Hé !... Hé !... faisait le jeune garçon à mi-voix, réveillez-vous, c'est un ami qui vous arrive... Je ne vous veux pas de mal, au contraire ». Du coup, le Parisien cessa de faire le mort, et, se redressant à demi : « Allons donc, fit-il tout joyeux, un compatriote ! Pas possible ! Excusez-moi, copain, de ne pas me lever pour vous faire les honneurs de ma villa, mais... — Pas si haut ! murmura l'autre en pâlissant. S'ils vous entendaient, ils viendraient et ils me tueraient. Si vous saviez... Depuis que ces forçats échappés sont à bord, on se tue, on se massacre... c'est épouvantable. Ils ont assassiné le vieux Tom, et Harry Blis, et le cuisinier nègre ; deux émigrants ont été tués aussi... Non, non, je ne veux plus rester ici, j'aime mieux mourir en essayant de fuir. Alors, avec Ben, nous avons formé le projet de nous échapper ; seulement nous ne savons où aller et nous avons peur de nous risquer sur le sol de cette île... — Bon, bon, interrompit Coucou. Et qui est ce Ben ?

C'est l'un des mousses du navire ; moi je suis l'autre. Du reste nous avons été si malheureux ici...

— Vous me raconterez cela plus tard, compère. Pour le moment, s'agit de démarrer vivement, sans dommage ni douleur ; et puisque vous avez eu la pensée, superlativement épataante, de me proposer d'être des vôtres pour cette promenade champêtre, faudrait voir à me débarrasser de ces joujoux-là. Vous allez dire que je suis un « six-barriques » (probablement « sybarites »), mais moi, j'aime mes aises quand je voyage et dame... Ah ! ça c'est chic, surchic, extrachic, copur chic ! Venez ici que je vous embrasse... Aïe ! Mais quoi c'est-y qu'il y a ? Mes « quilles », qu'est-ce que j'ai fait de mes « quilles » ?

L'explication de ces diverses exclamations est fort simple : le mousse avait tiré de sa poche une clef à l'aide de laquelle il avait ouvert les cadenas des anneaux de fer : ainsi délivré, Coucou s'était redressé vivement et avait voulu sauter au cou de son libérateur, mais ses jambes endolories lui avaient refusé le service et il s'était affaissé. Toutefois cette faiblesse fut de courte durée, et, quelques vigoureuses frictions ayant rétabli la circulation du sang, il fut vite rassuré sur l'intégrité de ses « quilles ». Il se tourna

alors vers son compagnon qui, mortellement inquiet, trépignait d'impatience et tremblait de crainte. « Allons, lui dit-il en lui prenant amicalement la main, faites donc pas une tête pareille ! Je me souviens, une fois, chez ma maman, on avait fait cuire une anguille et on l'avait fourrée toute vivante dans l'eau bouillante ; il paraît que c'est comme ça que ça se mijote, ces légumes-là. Eh bien ! vieux, sans reproche, elle faisait une bobine un peu dans votre genre. Que diable ! nous ne sommes pas dans la marmelade ni dans la bouteille à l'encre ! On va se tirer bien gentiment des flûtes sans dire bonjour ni bonsoir à personne et puis... — Et puis après, que ferons-nous ? — Oui, après que ferons-nous ? Et l'an prochain, où serons-nous à pareille date et à pareille heure ? Et dans dix ans ? Et dans cinquante ans ? Et dans trois mille ans ? C'est embêtant, de ne pas savoir, vous ne trouvez pas ! Allons, allons, commençons d'abord par filer dare-dare et on arrivera toujours à se tirer d'affaire. Vous avez bien une idée, un plan, pour quitter le navire sans recevoir un trop grand nombre de balles dans la tête ou ailleurs ? »

Toujours craintif, bien qu'un peu remonté par la belle humeur de son nouvel ami, le mousse gagna la porte sans ré-

pondre et écouta longuement ; puis il fit signe à Coucou de le suivre, après l'avoir invité à quitter ses chaussures et à ne pas faire le moindre bruit. Ils suivirent ainsi un étroit couloir, bordé de chaque côté de cabines vides d'occupants, et ils pénétrèrent, après avoir traversé une sorte de magasin, à un réduit fort sale où étaient remisés des balais, des fauberts et autres instruments de nettoyage. « L'équipage dort, murmura le mousse. Seuls quelques hommes de quart montent la garde, mais comme ils ont tous beaucoup bu, il est probable qu'ils ne sont pas très attentifs. Or, il existe dans ce recointeau, un sabord par lequel on jette les ordures provenant des cabines, du poste ou de la cuisine ; il est très peu élevé au-dessus de la mer, et en temps ordinaire, on le ferme soigneusement, mais je peux l'ouvrir. Nous pourrions, je crois, nous glisser à l'eau par là... — Fait-il donc nuit ? interrogea Coucou sur le même ton. — Il est deux heures du matin, et le ciel est couvert. — Bon. Mais savez-vous s'il n'y a pas de requins ? Et votre Ben, où est-il passé ? — Il ne viendra pas, puisqu'il n'est pas ici. Il m'avait dit que, si je ne le trouvais pas dans cette poulaine, c'est qu'il renonçait à nous suivre. — Je comprends, il caponne. Alors, pas d'hésitation, trottions-nous. Des fois,

il pourrait avoir l'idée de vendre la mèche, pour se mettre bien « dans la manche » de ces messieurs les forçats' Zou ! vieux frère, ouvrez-nous le sabord annoncé, qu'on regarde un peu le paysage ».

Il fallut tirer des verrous, retirer des paquets d'étoupe, enlever des cales, et ce travail demanda quelques minutes au bout desquelles un large panneau tourna sur lui-même ; les deux enfants avaient eu soin de masquer leur lanterne, de sorte qu'ils n'apercevaient au dehors que le noir ; le mousse avait dit vrai, il n'y avait ni lune ni étoiles. En se penchant au dehors, Coucou toucha la surface de l'eau et distingua à la surface des flots quelques vagues lueurs provenant sans doute des falots éclairant le pont. « Brr, fit-il en frémissant, pas engageant le paysage ; les coteaux de Meudon, au printemps, c'est mieux que ça. Enfin, quand on n'a pas le choix... Prenez votre courage à cinq ou six mains, copain et allons-y. La côte n'est pas loin, je pense? — A cinquante brasses. Mais... — Mais quoi? — Non, non, je n'ose pas. Ce noir, les requins, les autres là-haut sur le pont qui peuvent nous voir ou nous entendre... — Et avec ça, monsieur? Ce sera tout pour cette fois?... Alors, compadre, restez là, puisque la frousse vous tient, moi, je me trotte. —

Non, pas sans moi. Ils me soupçonnaient et me tuaient. — Alors, venez avec moi. — J'ai peur... — Alors restez ici... »

Coucou brusquement se tut, et serra le bras de son compagnon pour l'inviter à garder le silence : puis, ayant écouté avec attention, il murmura : « Entendez-vous ? — Non, rien. — Homme ou poisson, un être vivant nage, pas loin. Reculons-nous et ne bougeons pas ». Le cœur battant, ils se tinrent immobiles, et cette attente angoissante se prolongea pendant plusieurs minutes ; puis un clapotis presque imperceptible, tout proche, leur révéla que « l'être vivant » rôdait à côté du sabord. « La barbe ! fit Coucou tout bas. Nous n'allons pas tout de même attendre dans ce coin jusqu'au jour du jugement dernier parce qu'un goujon ou une limande-sole s'amuse à tourner autour de ce bateau de brigands ». D'un geste rapide, il s'empara de la lanterne et en dirigea la lumière vers le sabord grand ouvert. Le mousse eut une sourde exclamation de terreur, et Coucou lui-même se sentit pâlir : là, au ras de la partie inférieure de l'espèce de fenêtre ouverte dans le flanc du navire, il y avait, entre deux mains agrippées, une tête humaine, brune, aux cheveux raides et trempés d'eau, aux yeux luisants et un

couteau entre les dents. D'un mouvement souple et preste, l'homme s'enleva sur les poignets pour bondir à l'intérieur : un mot, proféré à mi-voix par Coucou, l'arrêta net : « Joao ! » Le Parisien venait de reconnaître, juste à temps pour éviter sans aucun doute d'être poignardé, l'un des matelots tapouyes de sa vigilinga.

Déjà, avec son impossibilité d'homme primitif, l'Indien était revenu de sa surprise. Il prit pied dans le réduit sans faire le moindre bruit, et murmura dans un souffle : « Pedro nous a envoyés, José et moi, pour essayer de délivrer le petit maître. La vigilinga est de l'autre côté de la pointe : notre uba est échouée, tout près. — Vous n'avez donc pas été faits prisonniers en même temps que moi ? — Non, Pedro dira. Il faut venir, maître ; les jours sont longs, mais les minutes sont courtes ». Joao délia une corde qu'il portait autour de son torse nu, en prit une extrémité entre ses dents et mit l'autre entre celles de Coucou, qui comprit qu'ainsi, il ne risquerait pas, en nageant, de perdre son guide. Résolument, sur les traces de l'Indien, et sans plus de bruit que lui — car notre Coucou avait été, lui aussi, à bonne école — il se laissa glisser à la mer. « Allons, copain, dit-il tout bas au mousse, il y a un bout de ficelle pour

vous aussi. A l'eau, canard, ouste ! Vous n'allez pas rester ici à vous faire zigouiller comme un mouton, ou comme une gourde, quand on s'apercevra que j'ai filé. Et puis vous êtes Français, quoi, par conséquent vous n'avez pas le droit d'avoir la frousse.

— Le petit blanc vient aussi ? s'informa le Tapouye. — Je pense ! Pour sûr que je ne le laisserai pas au milieu de ces cannibales après le service qu'il m'a rendu. — Esta boum ! José le prendra. Venez, maître ».

Avec des gestes d'une prudence et d'une lenteur inouïes, tous deux s'éloignèrent du navire, mais quelque précaution qu'ils prissent, ils auraient été entendus si les hommes de veille n'avaient pas été sous l'influence de la boisson. Après plusieurs minutes qui parurent des siècles à Coucou — d'autant plus que gêné par ses vêtements, un peu « rouillé » puisque depuis assez longtemps, il n'avait pas eu, selon son expression, à faire le sauvage dans la « flotte » et absorbait plus d'eau de mer qu'il n'eût souhaité — il sentit le sable sous ses pieds nus et, tiré par la ficelle, ne tarda pas à heurter un obstacle qu'il prit pour un tronc d'arbre, et qui n'était autre que la uba. « Que le maître reste ici, dit alors l'Indien, je vais chercher José et le petit blanc ». Et Joao, plongeant à nouveau, disparut dans l'ombre opaque.

XI

Retour à la Vigilinga.

Dans l'obscurité profonde et sinistre, Coucou, seul, ses vêtements trempés, ne distinguant rien autour de lui, attendit plusieurs minutes ; puis des éclats de voix lui parvinrent, bientôt suivis de plusieurs coups de feu et, alors qu'il commençait à craindre pour la vie de ses deux Indiens et du mousse, des ombres surgirent non loin de lui. Vaguement, lorsqu'elles furent toutes proches, il distingua José soutenant quelqu'un qui s'affaissait, puis Joao. Celui-ci dit d'un ton bref : « Les blancs du navire nous ont entendus, parce que le petit blanc n'a pas su se glisser à l'eau sans bruit. Vite. — Mais il est blessé ? » interrogea Coucou. Le Tapouye ne répondit pas, mais s'empressa de déséchouer la uba, où, machinalement, le Parisien s'installa, cependant que José y hissait le corps du mousse. Déjà Joao y avait pris place ; les Indiens s'emparèrent des pagaies et vivement poussèrent au large ; l'ombre se piquait de lumières imprécises, et Coucou comprit que les gens du navire, s'étant sans doute aperçus

de son évasion, lui donnaient la chasse. Joao eut un rire muet : « Oui, fit-il, dans la nuit, les oiseaux de proie ont la vue perçante, mais elle ne saurait trouer les ténèbres qui nous entourent. Allez, maître, dans quelques instants nous aurons rejoint la vigilinga, et les vautours crieront en vain leur fureur. Ensuite, nous penserons à la vengeance.

Quelques coups de rame éloignèrent l'embarcation du rivage ; avec ce flair merveilleux qui distingue les hommes de la nature, les deux Indiens dirigeaient la uba avec autant de sûreté que s'il eût fait grand soleil, et le Parisien ne tarda pas à perdre de vue la barque des poursuivants ; toutefois, quelques détonations lui apprirent que ceux-ci tiraient au hasard, sans doute parce qu'ils étaient encore sous l'influence de l'ivresse. Palpant le corps sans vie du mousse, il constata que le cœur du pauvre garçon battait encore et, puisant de l'eau dans ses mains, il s'efforça de le ranimer en lui aspergeant le visage. Il y réussit, car le blessé fit entendre quelques gémissements. « Là, là, l'enfant, murmura Coucou d'un ton paternel, faut faire dodo, et ne pas gigoter, surtout, et laisser sa « babillarde » en repos. Si on est bien sage, on aura un bout de sucre d'orge avec un verre de sirop d'or-



geat, et après, le bobo sera parti, il n'y paraîtra plus... » Mais un cri bref et étrangement modulé de Joao l'interrompit ; un autre lui répondit, sorti des profondeurs des ténèbres et bientôt, la masse sombre de la vigilinga se dessina. Une minute plus tard, avec un vaste soupir de soulagement, Coucou foulait le pont de son petit navire, où Pedro et Vasco l'accueillirent avec une joie qu'ils en cherchaient pas à dissimuler. « Vous êtes des types tout ce qu'il y a de plus chic, affirma le Parisien. Jamais je n'aurais cru que vous vous mettriez comme ça en quatre pour moi... car enfin, c'est tout juste si vous me connaissez. — Le jeune blanc a sauvé notre compadre, répliqua Pedro, et il est Français, c'est-à-dire l'ami des Indiens. Et puis il y a quelque chose en lui qui fait que les pauvres matelots tapouyes l'aiment, sans qu'ils sachent pourquoi ; il est généreux, il est sage, il est vaillant. Les Munburus le suivront où il lui plaira de les mener, et Pedro ne le quittera que si le jeune blanc n'a plus besoin de ses services. Écoutez jeune maître : parfois, on rencontre des hommes dont on se détourne dès qu'on les aperçoit. Pourquoi ? Nul ne saurait le dire. Et il en est d'autres vers qui l'on se sent entraîné, sans qu'on puisse davantage en dire la raison. C'est que celui que les Indiens

appellent le Manitou a tracé sur le visage de ses créatures, en un langage mystérieux que chacun comprend sans s'en rendre compte, des signes qui ne trompent pas. Sur les traits de l'un, il a écrit : celui-ci est bon ; et alors, les autres hommes l'aiment et s'approchent de lui avec plaisir. Mais la figure de l'autre est marquée des caractères de la méchanceté, de la féroce, de la dissimulation : celui-là on le fuit et l'on s'en écarte avec crainte.

— Ils sont merveilleux, les gens de par ici, grommela le Parisien ; ils sont, ma foi, aussi éloquent que les arracheurs de dents à la fête de Neuilly, il est vrai que ce Pedro n'est pas un Indien, mais pour un type qui ne doit sûrement pas avoir une demi-douzaine de baccalauréats, il a des dispositions, pas à dire... Eh bien ! déclara-t-il tout haut, je suis content de savoir que je vous ai tapé dans l'œil, comme ça, on s'entendra tous les cinq comme si on n'avait jamais fait autre chose depuis le berceau ; ça vaut mieux que de se taper dessus ou de chercher à se faire des niches et à se jouer des tours plus ou moins sales. Mais ce n'est pas tout ça, les copains, on aura tout à l'heure le temps de se congratuler, pour l'instant faudrait voir à filer d'ici. Si les bonshommes du navire nous découvraient, ça pourrait chauffer, et moi,

voyez-vous, j'aime bien me battre la nuit, mais à condition qu'il y fasse soleil : chacun son goût, pas vrai ? — Le jeune maître sera obéi, acquiesça Pedro. Le vigilinga va prendre le large. — Tâchez de ne pas lui faire casser le nez sur un banc de sable ou un rocher. Ces joujoux-là ça coûte trop cher pour qu'on s'en paie un plusieurs fois par semaine ».

Pedro ne répondit que par un rire plein d'assurance, et donna ses ordres pour que les voiles fussent mises au vent. Pendant ce temps, Coucou avait transporté le mousse dans la cabine, et là, ayant fermé les volets des trois petits sabords afin que la lumière ne s'épandît pas au dehors, il alluma une forte lanterne à huile, et s'occupa d'examiner le pauvre garçon qui continuait à gémir, les yeux clos et s'abandonnant. La balle avait d'abord éraflé l'épaule droite, puis elle avait traversé le biceps du bras du même côté sans doute à ce moment-là ; mais il sembla bien à notre Parisien, qui commençait à avoir une expérience suffisante en cette matière, que la blessure n'intéressait aucun organe essentiel, et comme telle n'était pas très dangereuse. Il aurait bien voulu interroger le jeune Français, savoir de lui ce qui s'était passé à bord du trois-mâts anglais dans l'espoir d'avoir l'explication de

l'extraordinaire conduite du capitaine et de l'équipage, mais le mousse était si déprimé qu'il jugea préférable de le laisser en repos. Il l'installa le mieux qu'il put, lui confectionna un pansement improvisé et, après un petit discours destiné à lui remonter le moral et à le convaincre de rester tranquille, il changea de vêtements, gagna le pont, et se dirigea à tâtons vers Pedro qui tenait la barre. « Pas croyable, compadre, dit-il, que vous puissiez vous diriger et diriger le bateau dans cette obscurité. A soixante-quinze centimètres on n'y aperçoit pas une souris, pas même un rhinocéros. — Que le maître ne craigne rien, répliqua le pilote, Pedro sait où il va. — Et où ça donc, si ce n'est pas être trop indiscret? Parce que si je suis trop curieux, il n'y a qu'à m'envoyer m'asseoir et... — Pedro conduit son jeune maître à la vengeance. Car son jeune maître est un homme, quoique peu d'années aient passé sur sa tête, et un homme ne pardonne pas à qui, sans avoir été lui-même attaqué ni provoqué, l'a traité en ennemi. — Ça, fit Coucou, c'est certainement très clair pour quelqu'un d'intelligent, mais comme je suis extrêmement « gourde » de ma nature, je n'y vois absolument que du bleu... et encore. Voulez-vous être bien gentil, Pedro? Eh bien !

Expliquez-moi ce que vous venez de me dire là, hein? Et puis, pour plus de sûreté, racontez-moi donc ce qui s'est passé depuis que j'ai été fait prisonnier ; entre nous, vous vous êtes joliment mieux débrouillés que moi. Jamais je ne me serais cru assez bête pour me laisser chiper comme je l'ai fait. Non, pour un ancien général en chef des Cœurs-de-Feu, mon vieux Coucou, y a pas de quoi être fier ! »

Sans relever ces dernières paroles qui ne pouvaient avoir de sens pour lui, Pedro entama le récit demandé. Il exposa que, mis en éveil par des bruits d'armes suspects provenant de l'intérieur du trois-mâts, il avait, tandis que les matelots anglais se préparaient sur l'ordre de leur chef à l'agression qui devait coûter momentanément sa liberté à Coucou, pris ses précautions pour pouvoir se porter au secours de celui-ci et prendre le large aussitôt. Mais l'attaque avait été si subite qu'il lui avait été impossible de réaliser la première partie du programme ; il avait instantanément deviné qu'en essayant de sauver son jeune maître, il se perdrait lui-même ainsi que ses trois compagnons, et il avait sans hésiter tranché l'amarre qui retenait la vigilinga contre les flancs du navire. Comme le foc n'avait pas été cargué, obéissant au vent, le petit bâti-

ment s'était aussitôt écarté, et quand les matelots du flibustier, débarrassés des émigrants, avaient songé à la vigilinga, il était trop tard, celle-ci courait grand largue hors de la portée de leurs balles.

Mais l'intention du pilote n'était nullement d'abandonner son jeune maître : nul n'ignore en effet que les créoles (et Pedro, originaire de la Martinique, comme Coucou l'apprit par la suite, avait dans les veines du sang de cette race, mêlé au sang indien) sont aussi fidèles à leurs amitiés, souvent instinctives que tenaces dans leurs haines ; et sans qu'il sût lui-même pourquoi, ainsi qu'il l'avait expliqué, Pedro s'était pris d'affection pour Coucou. Il s'était donc borné à conduire la vigilinga hors de vue, puis, à la nuit, il l'avait ramenée auprès du navire échoué, et Joao et José, armés de leurs redoutables couteaux, s'étaient mis à la nage pour s'en aller aux informations. L'orgie qui s'était déroulée à bord leur avait permis de s'approcher et d'écouter sans être soupçonnés ; mais ils s'étaient convaincus qu'il leur était matériellement impossible de se glisser sur le trois-mâts et par conséquent de travailler efficacement à la délivrance de leur jeune patron, et ils se préparaient à aller retrouver Pedro, quand le sabord ouvert au ras des flots avait attiré

leur attention : c'est ainsi que Coucou avait eu la surprise de se voir en face de l'un de ses fidèles matelots au moment où il allait lui-même tenter de s'échapper à la nage.

Fort ému de ce dévouement qu'il n'aurait osé espérer, le Parisien remercia chaleureusement ses quatre auxiliaires : « C'est drôle, remarqua-t-il, comme j'ai à la fois de la veine et de la déveine, moi. J'ai de la veine, puisqu'il est rare que je ne rencontre pas sur ma route des copains tout prêts à se faire couper pour moi en on ne sait pas combien de morceaux : exemple Arroonah, exemple Thomas le Canadien, les Cœurs-de-Feu, exemple Pedro et les Tapouyes. Mais quant à la déveine, elle est un peu là, elle aussi : jamais moyen d'être tranquille, toujours des histoires à se casser la tête contre les murs : quand ça a l'air d'aller comme il faut, crac, un chambardement, et voilà que tout est sens dessus dessous. Autant ça marchait bien avant, autant ça marche mal après. N'importe, tout ça c'est joliment plus rigolo que d'être enfermé dans un atelier du matin au soir, à turbiner comme un cheval de diligence, sans seulement lever le nez et à recommencer le lendemain ce qu'on a fait la veille... sans compter que je ne vais pas tarder à faire fortune maintenant que je... » Il acheva

dans une grimace cette phrase énigmatique, parce qu'il venait de se rappeler qu'en attendant l'opulence annoncée, sa ceinture avec les quelques milliers de francs qu'elle contenait encore, lui avait été enlevée sans qu'il y eût apparence qu'il la revît jamais. « Très embêtant, grommela-t-il ; sale affaire ; très « mauvais tabac... » Zut, zut et zut ! Si jamais je le pince, le vilain merle qui m'a soulagé de ma galette, je me charge de lui apprendre l'honnêteté, moi ! Je lui ferai un de ces cours de morale dont il gardera les marques pendant un moment... Penser qu'hier j'étais riche comme un archiduc, et que maintenant me voilà aussi pauvre qu'un ramasseur de mégots, c'est tout de même raide ! »

Pedro interrompit ce soliloque en prononçant ces mots : « Préparez-vous, jeune maître, la vengeance vous attend. — C'est bien gentil de sa part, répliqua le Parisien, mais je ne crois pas que les poissons m'aient jamais rien fait. Or, à part les bestioles qui habitent les profondeurs des océans, je ne vois pas que je puisse faire grand mal à personne à l'heure qu'il est, puisque, comme voisins, je ne me connais guère qu'eux. — La côte est là, déclara le pilote en montrant un point dans l'ombre. José et Joao vont vous conduire dans la uba que nous traînons.

à la remorque. Ils vous guideront sur le passage de vos ennemis, vous les tuerez, et vous viendrez retrouver la vigilinga. Ensuite nous gagnerons Cayenne. — Comme programme, c'est tapé. Mais comment savez-vous, vous autres, que... — Les Indiens ont les oreilles ouvertes, jeune maître. Quand Joao et José nageaient autour du navire pour essayer de vous délivrer, ils ont entendu le capitaine et ses amis discuter leurs projets ; ainsi ont-ils appris leurs intentions. Ayez confiance et bientôt les vautours se repaîtront de la chair infâme des traîtres ».

XII

Chacun son tour.

* Diable, fit Coucou, c'est que vous n'avez pas l'air commode, compadre ? Allez-y de votre boniment. Qu'est-ce qu'ils ont entendu avec leurs oreilles ouvertes, Joao et José ? — Le navire a été échoué près par celui qui le commandait ; mais j'ignore dans quel but. Alors, peu après l'échouement, sont venus à bord deux envoyés du major... — Encore ce major ! Il fourre donc son nez partout, celui-là ? — Deux envoyés du major et de

don Rafaël : ces derniers ont fait trêve à leurs dissensments antérieurs et se sont alliés pour l'accomplissement d'une tâche que je ne connais pas. Ces envoyés, ce sont deux hommes échappés du bagne...

— Je les connais, je les ai vus. Deux jolis cocos, ma foi ! — Ils ont commis plus d'un crime dans l'île, fit Pedro d'un air sombre, mais patience !... — Vous n'avez pas l'air de les porter dans votre cœur, hein, Pedro ?

— J'avais un carbet, au sud de l'île, et j'y avais déposé mes filets et tous mes accessoires de pêche ; mon jeune frère les gardait. Ces hommes sont venus avec plusieurs vaqueiros du major ; ils ont battu mon frère, l'ont chassé dans la forêt où il a failli mourir et, quand je suis rentré le lendemain, j'ai trouvé le carbet incendié avec tout ce qu'il contenait. C'est pourquoi j'ai dû reprendre mon métier de pilote. — Je comprends. Mais dites-moi maintenant ce que c'est que ce major ? On n'entend parler que de lui. C'est donc un officier de l'armée ? »

Pedro se mit à rire. « C'est lui qui s'est donné le titre de major, comme d'autres se parent de celui de docteur, par exemple. Le major est un demi-nègre ; avec don Rafaël c'est le plus riche fazendeiro de Marajo ; il possède plus de huit cents esclaves noirs, deux cent cinquante

vaqueiros, trente mille têtes de bétail, huit campos... — Assez, n'en jetez plus. C'est un nabab, votre major, ou un Crésus. — Aussi cruel qu'il est riche. Ses vaqueiros, presque tous mulâtres comme lui, sont recrutés parmi les bandits de l'Amazone ; ils n'obéissent qu'à lui, et, pour s'assurer leur dévouement, il leur permet de piller et de tuer à leur guise. Longtemps, le major et don Rafaël, qui voulaient chacun être le seul maître dans l'île, furent ennemis, mais ils se sont tout récemment réconciliés. — Oui, j'ai cru deviner cela quand nous avons rencontré la montarie ; mais pourquoi cette réconciliation ? — Eux seuls pourraient le dire, señor. — Et alors, ils auraient pris comme auxiliaires les deux forçats évadés ? Qui se ressemble s'assemble. — C'est que, probablement, ils ont intérêt à s'assurer leurs services. — Il y a des chances. Encore une question. Je vous ai raconté l'histoire de la montarie que nous avons rencontrée quand j'ai eu quitté le *Russell* à bord de la jangada de Manoël, et je vous ai parlé de ce vieillard qui s'est montré et qu'on a « renquillé » presto dans sa cahute : savez-vous qui c'est, ce pauvre vieux ? — Oui ; c'est l'ancien gouverneur de Para ; il s'appelait don Enrique Esmieros ; ce fut le seul qui dans ces vingt dernières années, sut faire

quelque temps régner un peu d'ordre dans ce pays, et il avait été nommé à ce poste par l'empereur de Rio de Janeiro. Mais, voici six ou sept ans, les insurgés eurent le dessus et il fut obligé de prendre la fuite et de se cacher dans les forêts. Justement, à ce moment, il attendait son fils et sa fille, âgés de quinze à dix-sept ans, qui revenaient de France où il les avait fait élever. Le navire qui les portait fit naufrage sur les côtes de Marajo et une grande partie de ceux qui le montaient se noyèrent entre autres les deux enfants. Fait prisonnier, don Enrique apprit cette catastrophe et il en devint fou. Le major le recueillit et, depuis, c'est lui qui pourvoit aux besoins de l'ancien gouverneur ».

Coucou rêva un instant. « C'est drôle, fit-il enfin. Pourquoi? » Dans l'ombre, Pedro hocha la tête. « Le major le sait, ainsi que dona Carmen... — Qui est dona Carmen? — Sa femme. » De nouveau, il y eut un silence, que le pilote rompit. « L'heure approche, dit-il. Je sais par Joao et José que le capitaine anglais et les forçats ont quitté le navire à la nuit pour se rendre au-devant du major avec qui ils devaient avoir une entrevue. Ils retourneront à bord ce matin et je connais la route qu'ils suivront. — Je comprends. — Assez de bêtes féroces errent par les bois ; on peut

en supprimer quelques-unes, il en restera toujours trop. — C'est vrai, fit Coucou que je ne serais pas fâché de revoir un peu ces jolis messieurs entre quat-z-yeux ; j'aurais un certain plaisir à les remercier amicalement de leurs politesses envers moi et du confortable logement dont ils m'avaient fait cadeau. Mais je ne voudrais pas les tuer, Pedro, parce que, moi, je suis un garçon plein de douceur qui n'aime pas faire bobo à ses contemporains. Non, je voudrais seulement les chiper et les conduire, emmaillottés dans de bonnes cordes, jusqu'à Cayenne où les juges se débrouilleraient avec eux. — Seule, la vipère à qui l'on a coupé la tête ne risque plus de mordre, répliqua sentencieusement le pilote ; mais les hommes de chez vous ont leurs idées. Allez, jeune maître, et préparez-vous, José et Joao vous attendent ».

Coucou avait un instant hésité à se lancer dans cette aventure, se demandant s'il ne vaudrait pas mieux gagner Cayenne sur-le-champ. Toutefois, Pedro lui affirmait que, selon ce qu'il savait, leurs adversaires seraient peu nombreux et qu'en agissant par surprise, il serait possible de venir à bout d'eux sans trop de risques ; d'autre part, il n'avait pas, selon son expression, « digéré » le traitement qu'il avait subi à bord du trois-mâts ; enfin il se rendait

compte que Pedro n'avait pas pardonné aux forçats l'incendie de son carbet et serait fort heureux d'en tirer une vengeance ; or, il devait bien quelques égards au pilote dont la fidélité lui avait permis de retrouver sa vigilinga ; il se décida donc à entrer dans ses vues. Il s'assura que le mousse reposait assez paisiblement, se munit de ses armes et de quelques provisions, et aussi d'une corde fine et solide sur laquelle il avait jeté son dévolu pour en faire un lasso, puis il alla rejoindre les deux Tapouyes dans la uba, après s'être entendu avec Pedro, obligé de rester à bord en raison de ses fonctions, pour être sûr de retrouver plus tard le petit bâtiment. L'instant d'après, la pirogue débordait et s'enfonçait dans l'obscurité que déjà les vagues lueurs annonçant l'aurore commençaient à dissiper.

La mer était d'un calme absolu et l'étroite embarcation volait au ras des flots. Mentalement, il évoquait le souvenir de ses longues randonnées à travers le Texas, chevauchant un fougueux coursier, et il s'étonnait de se voir là, emporté sur la mer dans ce tronc d'arbre creusé, en compagnie de ces demi-sauvages si différents de ceux qu'il avait conduits plus d'une fois à la victoire pour s'en voir ensuite si bizarrement abandonné.

Le jour pointait quand l'avant de la uba

toucha terre parmi une forêt de roseaux où les deux Tapouyes la cachèrent, puis, silencieusement, ils firent signe à leur jeune maître de les suivre. La marche à travers ces tiges serrées et coupantes, dans le sable mou où l'on enfonçait jusqu'à la cheville, ne laissait pas d'être pénible, mais bientôt les trois compagnons atteignirent la forêt où du moins le sol était ferme. Mais il fallait prendre garde aux serpents venimeux dont l'île est infestée, de sorte qu'ils n'avançaient que lentement. Quelques vagues pistes tracées les amenèrent jusqu'à une petite plaine dénudée et mamelonnée et Joao expliqua que ceux qu'ils attendaient devaient la traverser pour regagner le navire ; il suffirait de se dissimuler à l'endroit où l'unique sentier conduisant dans cette direction pénétrait dans la forêt, ainsi on les verrait venir de loin, et l'on pourrait, selon leur nombre, soit les laisser passer, soit les attaquer à l'improviste.

« Pas mal combiné, approuva Coucou. Eh bien, installons-nous, et cassons la croûte : c'est une occupation pour laquelle j'ai une certaine sympathie et qui n'a pas sa pareille pour faire passer le temps. Allons-y. » L'île presque entière, même dans les parties boisées était alors couverte d'une herbe haute et drue fournissant aux immenses troupeaux qui y vivaient une

nourriture abondante. Une grosse touffe particulièrement élevée et touffue servit à abriter Coucou et les Tapouyes que masquaient en outre des buissons d'arbousiers. De l'éminence où ils étaient posés, tout à l'extrémité de la plaine, ils dominaient celle-ci et nul ne pouvait la traverser sans qu'ils l'aperçussent. Deux grandes heures s'écoulèrent ainsi ; son repas terminé, le Parisien essaya de lier conversation avec les Indiens, mais ceux-ci étaient beaucoup moins bavards que Pedro, et ils ne lui répondraient que par de courts membres de phrases ; aussi prit-il le parti de dormir. Il venait depuis quelques minutes à peine de s'étendre sur le sol quand Joao le secoua : « Ils sont là, dit brièvement le Tapouye. — Pas de veine, grommela Coucou. Juste au moment où « maman Poussière comme je disais quand j'étais « môme », commençait à se montrer à l'horizon ! Enfin !... Examinons un peu ces messieurs ».

Dissimulé dans les herbes, il n'eut pas de peine à reconnaître que les arrivants n'étaient qu'au nombre de trois : le capitaine, un des forçats — le plus petit — et un mulâtre vêtu d'une chemise de toile et d'une culotte de cotonnade rouge, nu-tête et nu-pieds, portant en bandoulière un immense fusil, et à la ceinture un grand couteau de boucher : un vaqueiro du major,

annonça José. Tous trois marchaient en file indienne dans le sentier à deux ou trois pas d'intervalle. « Eh bien, les copains, fit Coucou avec son sang-froid habituel, ça se présente très bien : vous Joao, débrouillez-vous avec le bonhomme qui est devant, soit le vaqueiro, vous José, avec celui qui est derrière, c'est-à-dire le capitaine ; moi je prends celui du milieu. — Le maître est jeune et ses bras sont faibles, fit José avec surprise ; les enfants ne se battent pas avec les hommes. — Vous verrez ça, vieux, répliqua le gamin en souriant : connaissez-vous ce joujou ? — Un lasso ; le jeune maître sait-il donc manier le lasso ? — Non, mais vous le prenez pour la dernière des « andouilles » ficelées, votre jeune maître ? Je vous dis que vous allez voir ça, gratis et pour rien. Mais fermons nos becs, ils approchent ; souvenez-vous ; tâchez de les avoir vivants, mais, dame, s'ils résistent, tant pis pour eux. Des citoyens comme ceux-là, après tout... »

Les deux Européens — le capitaine et le forçat — marchaient avec insouciance, regardant autour d'eux d'un air distrait ; ils étaient bien armés de carabines, de pistolets et de couteaux de chasse ; seul le vaqueiro, par habitude, avait l'œil au guet, mais si attentif qu'il fût, les trois compagnons étaient si bien cachés qu'il passa

devant eux sans les avoir devinés. « Hop ! » cria le Parisien. C'était le signal convenu : comme des tigres, Joao et José bondirent et chacun d'eux fut sur son adversaire avant que celui-ci eut eu le temps de se reconnaître ; les quatre hommes roulèrent sur le sol, enlacés.

Quant au forçat, après une seconde de stupéfaction, il poussa en français un juron retentissant et, tirant son couteau, s'élança au secours de ses compagnons : il fit deux pas, mais non trois, car une fine lanière, formant nœud coulant, s'abattait sur lui, lui immobilisant net les deux bras contre le corps, et aussitôt une secousse irrésistible le renversait à terre avec tant de violence qu'il y demeura étendu, tout étourdi. En un clin d'œil, Coucou fut sur lui lui arrachait son couteau, et de trois tours de corde, achevait de lui ligoter les bras, puis les jambes ; l'homme n'était pas encore ranimé qu'il était définitivement immobilisé et le Parisien regarda autour de lui, où tout déjà était terminé. Le vaqueiro gisait sur le sol, et de sa gorge tranchée coulait un flot de sang ; quant au capitaine, il râlait sous le genou de José qui lui pressait la poitrine ; il fut à son tour entravé. « Pourquoi l'avez-vous tué ? demanda Coucou en se détournant du spectacle du vaqueiro. — Les Urubus sont des bêtes

puantes répondit seulement l'Indien ». Coucou comprit qu'il n'y avait pas à raisonner, et il s'occupa des deux prisonniers qui, plus ahuris encore qu'épouvantés, le considéraient avec des yeux agrandis par la stupeur.

« Bien le bonjour, messieurs, dit-il. Mande pardon du procédé un peu vif dont nous avons usé envers vous, mais, vous savez, dans la vie, c'est comme ça, chacun son tour... — Quoi ! hurla le forçat, n'est-ce pas ce maudit gamin que j'ai vu hier aux fers ? — En personne tout ce qu'il y a de plus naturelle, gouilla le Parisien. Je vous avais bien dit que vous aviez tort de vous attaq... » Une détonation lui coupa la parole, et une balle vint s'aplatir sur un arbre à sept ou huit mètres de lui.

XIII

Vers Cayenne.

Coucou jeta un rapide regard vers l'extrême de la petite plaine. « C'était à prévoir, dit-il froidement : je me doutais bien qu'ils ne s'étaient pas hasardés seuls tous les trois à travers ce pays plutôt mal famé ». Une troupe de sept ou huit hommes accourait en effet à toutes jambes se por-

tant au secours des prisonniers. C'étaient des vaqueiros, sauf l'un d'eux qui, probablement, était le deuxième forçat. Plusieurs balles sifflèrent encore, mais sans atteindre personne, car la portée était beaucoup trop considérable pour les mauvais fusils des assaillants. « Maladroits ! fit le Parisien. Je vais vous montrer comment on tire, moi ! » Et, armant sa carabine, il visa trois secondes et fit feu : l'homme qui venait en tête s'affaissa tandis que Joao et José laissaient échapper une exclamation admirative. « Ock, dit le premier, le jeune blanc est notre maître, et il mérite de l'être, car il manie mieux le lasso et le fusil qu'aucun de nous. — C'est vrai approuva l'autre. Vois, les Urubus n'osent plus avancer ; ils ne trouvent de courage que contre les femmes et les enfants au berceau. Les Urubus sont bien moins que des chiens, car le chien n'hésite pas à se battre pour défendre sa pitance. »

Les vaqueiros, en effet, avaient été un instant atterrés par la chute de leur camarade, mais l'exemple du forçat qui continuait à avancer en les invectivant, leur rendit un peu d'ardeur et ils se remirent en marche. « Allons, fit Coucou nerveusement, il n'y a rien à faire. Dans tous ces pays-là, il n'y a qu'un seul argument qui compte, c'est les coups de fusil. Puisqu'il faut se

battre, battons-nous, et tant pis pour ceux qui écoperont ». Vivement, il rechargea son arme, et cette fois, ce fut le forçat lui-même qui dégringola lourdement ; un grand cri de détresse s'éleva parmi ses auxiliaires qui, tout heureux de ce prétexte pour détaler, s'empressèrent de le relever et de l'emporter en se défilant derrière les taillis. « Là ! s'exclama le gamin, Comme ça, le combat va cesser faute de combattants ; seulement, m'est avis qu'il serait malsain et de mauvais goût de nous éterniser ici, car ils sont bien capables de revenir dans un moment avec des renforts. Par conséquent, nous allons disparaître à notre tour, par les voies les plus rapides ». De deux coups de couteau, il trancha les liens qui retenaient les jambes de ses prisonniers et leur dit rudement : « Allez, debout, vous autres et tâchez de filer droit. Vous savez, je ne suis pas d'humeur à rire, moi, ce matin. — Eh bien, maudit garnement, répliqua le forçat en grinçant des dents et secouant furieusement ses cordes, tu seras malin si tu me fais mettre un pied devant l'autre. Tue-moi si tu veux, mais je ne me lèverai pas. — Ni moi, appuya le capitaine. — Oh ! si j'avais le temps, leur cria Coucou, comme je vous assouplirais le caractère, à vous deux ! Mais voilà, je n'ai pas le temps... — Maître, intervint José,

si tu le veux, en cinq minutes, nous les aurons rendus plus doux que des brebis. — Des brebis galeuses, alors ! Non, les amis, je vois d'ici vos procédés, et ils sont justement un peu trop rapides. Voyons... Mais, triple filou, c'est ma ceinture que tu as là ! Ah ! mais, tu vas me la rendre, avec ce qu'il y a dedans et au trot ».

Le forçat portait en effet sous son pantalon la ceinture de cuir qu'il avait subtilisée à notre gamin, et elle s'était montrée aux regards de celui-ci dans les mouvements désordonnés de son illégitime propriétaire. Vivement et sans s'inquiéter des injures ignobles, ni des jurons du bandit, Coucou s'en empara et constata non sans satisfaction qu'elle contenait encore une assez forte somme ; une partie de l'argent, environ le tiers, avait pourtant disparu. « La bonne galette, déclara-t-il, arrange bien des choses. Il y a cinq piastres pour chacun de vous, compadres, si vous me transbahutez ce bonhomme jusqu'à la uba ; il ne doit pas être bien lourd, et, entre nous, c'est de l'ouvrage bien payé. Ça va-t-il ? » Électrisés par la promesse d'une récompense en effet considérable pour eux, les deux Indiens ne prirent même pas la peine de répondre ; en moins d'une minute, ils eurent coupé un jeune tronc auquel ils attachèrent, par les pieds

et la taille, les épaules et le cou, le forçat que le Parisien venait de leur désigner et ils se déclarèrent prêts à se mettre en route. Comme le personnage poussait des hurlements à mettre la forêt en émoi, Coucou ordonna de le bâillonner, puis se tournant vers le capitaine il dit d'un air féroce en mettant le couteau à la main : « Quant à celui-là, son sort va être vivement réglé ; je suis un type qui aime les situations nettes, moi ! »

L'Anglais pâlit, mais il ne prononça pas un mot. Alors, avec une lenteur calculée, son couteau à la main, le gamin se pencha sur lui, et coupa l'un des bouts de la corde qui se déroula toute seule, de sorte que le marin, ahuri et toujours étendu sur le sol se vit soudain libre de ses mouvements : « Cavalez, vieux, lui dit Coucou en lui montrant la plaine d'un geste impératif et que je ne vous rechipe pas ! J'emmène l'autre parce que c'est un forçat et qu'il n'y a rien de bon à attendre de cette graine-là, tandis que vous, bien que vous ayez une assez sale tête, vous n'êtes peut-être pas encore une crapule finie ; alors pour cette fois, je vous fais grâce. Mais n'y revenez pas, vous entendez ! Si jamais vous me donnez l'occasion de vous remettre le grappin dessus, il y aura du grabuge, je vous préviens. — Très bien, répliqua froidement l'Anglais.

dément le capitaine en se redressant, j'ai compris. Nous verrons. — Et puis, lui cria Coucou furieux, ne prenez pas ce ton-là ! Comment, espèce de brute que vous êtes, je m'en viens à votre bord vous prévenir d'un péril, vous offrir mes services et ceux de mon pilote, et, pour me remercier, vous me collez dans un trou à rats avec les chevilles dans de jolis bracelets de fer, et le plancher en guise de couche moelleuse ? Cette fois-ci, alors que je vous tiens à ma merci, je vous rends la liberté et vous me menacez ? Ça va mal finir tout à l'heure, c'est moi qui vous le dis ! » Et joignant le geste à la parole, il braqua un pistolet sur l'Anglais. Mais, il faut le reconnaître, il avait affaire à un homme brave et de sang-froid qui lui fit face en ripostant : « Je ne sais comment vous vous êtes échappé de mon navire, mais cela s'éclaircira. En tout cas, ces chances-là ne se retrouvent pas deux fois, et si je vous reprends, mauvaise petite gale, je vous préviens que vous ne vous évaderez plus. D'ailleurs, si je ne vous suis pas sympathique, votre figure ne me revient pas non plus, et puis, je n'aime pas les Français. Toutes raisons pour ne pas vous ménager. Adieu, et prenez garde à vous ». Tout bouillant de colère, le Parisien fut sur le point de lui envoyer une balle, mais il n'était pas un

garçon à frapper un ennemi désarmé ; il se borna donc à hausser les épaules, tandis que le bizarre et vindicatif fils d'Albion s'éloignait à grands pas. « Drôle d'histoire, fit enfin Coucou. Dans quel but, ce gaillard-là a-t-il perdu son navire — ce qui pourrait lui coûter diablement cher — et lié partie avec des forçats et un « plus ou moins major » brésilien qui m'ont l'air de ne pas valoir plus cher les uns que les autres ? Peut-être que le moussaillon blessé, quand il aura fini de pioncer et de geindre, pourra me donner un tuyau... car pour ce qui est de mon prisonnier, je suis tranquille, il ne desserrera pas les dents... Oh ! Et puis, au fond, je m'en moque de tout ça... quoique je me demande s'il n'y aurait pas quelque relation avec... Bah ! Ça se débrouillera, et si ça ne se débrouille pas, ce sera la même chose. Ne pas se faire de « mousse » voilà le fin du fin de la sagesse internationale ! »

Sur ces philosophiques et réticentes réflexions, il donna le signal du départ, et l'on reprit en sens inverse la route que l'on avait suivie à l'aller. Toujours hanté par cette crainte d'être poursuivi, le Parisien pressait les porteurs, mais ses appréhensions ne se réalisèrent pas, bien que les Indiens affirmassent que leur marche était épiée. Quoi qu'il en fût, ils n'eurent à repousser aucun acte d'hostilité jusqu'à la

plage où ils retrouvèrent sans peine leur uba. Le captif tenta vainement un dernier effort pour recouvrer sa liberté, mais il fut rapidement maîtrisé et la pirogue piqua vers le large où la vigilinga courait des bordées sous petite voilure. Vingt minutes plus tard, la uba abordait le gracieux petit navire, le prisonnier était hissé à bord, et Coucou avec ses deux auxiliaires sautait lestement sur le pont : « Voilà, compadre Pedro, dit-il, le coquin, ou plutôt l'un des coquins qui vous ont incendié votre carbet ; l'autre est probablement en plus mauvais état encore que celui-ci, car il a reçu dans la poitrine, à moins que ce ne soit dans la tête ou encore dans une autre partie de son vilain individu, un joli pruneau d'une digestion peut-être difficile.

— Que comptez-vous faire de lui, jeune maître ? interrogea le créole dont le regard brillait de haine satisfaite. Souvenez-vous qu'une bête écrasée ne mord point, mais que celle à laquelle par pitié, on a laissé la vie, est encore dangereuse. — Vous avez la rancune tenace, compadre, dit le Parisien en souriant. Mais je vous assure que la mort ne serait pas, pour un gaillard de cette trempe, une punition capable de lui causer une frousse bien intense : croyez-vous qu'il n'a pas depuis longtemps fait le sacrifice de sa vie ? Non, non, nous ne le

tuerons pas ; tout simplement nous allons le ramener avec nous à Cayenne et nous le remettrons aux mains des garde-chiourmes.

— Il s'évadera encore ; c'est un démon.

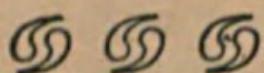
— Pensez-vous ? Ils vont le surveiller comme un trésor précieux et il faudrait qu'il soit bien malin pour leur fausser de nouveau compagnie. Et puis, moi, je n'ai aucune sympathie pour le métier de bourreau. Au cours d'un combat, chacun défend sa peau, ça va tout seul, mais comme ça, de sang-froid... Non, non, Pedro, je n'en démords pas ; nous allons filer tout droit sur Cayenne, ce qui est dit est dit ».

Le pilote plissa les lèvres d'un air mécontent, mais il ne protesta pas. Le forçat fut descendu sous le pont où il fut plus solidement attaché encore ; comme il semblait près d'étouffer, on lui retira son bâillon, mais il ne proféra pas un mot, se contentant de jeter à ses vainqueurs des regards brûlants de haine. En suite, la vigilinga mit le cap sur la Guyane. Le vent avait fraîchi et n'était pas très favorable ; le petit navire était assez fortement secoué, au grand mécontentement de Coucou qui se sentait encore tourmenté par un retour offensif du mal de mer, et maudisait à la fois la destinée qui le contraignait pour l'instant à voguer sur les flots, et cet incurable besoin de se mêler de ce qui ne

le regardait pas, auquel il devait ses aventures actuelles. Passablement fatigué, il fut s'étendre sur son hamac dans la petite cabine, mais peu habitué à ce genre de couchettes, il fit deux ou trois fois la culbute sur le plancher avant de réussir à s'installer convenablement. D'ailleurs le petit mousse, en proie à la fièvre, troublait constamment son sommeil de sorte qu'au bout de peu de temps, il se leva, s'en fut donner quelques soins à son blessé, puis, atteignant dans une caisse où il l'avait rangé avec soin, le portefeuille de Manoël, s'absorba dans une nouvelle lecture des documents qu'il contenait.

En raison de l'état de la mer. Pedro n'osa pas se risquer à pénétrer de nuit dans la rade de Cayenne, de sorte que la vigilinga, tant que dura l'obscurité, se borna à louoyer au large des côtes de la Guyane. Au soleil levant, elle fila, le cap au sud vers le port, mais en arrivant par le travers des îles du Salut, elle fut hélée par un grand canot monté par quatre hommes en uniforme et une demi-douzaine d'indigènes : c'était une embarcation de la douane et, aussitôt, Pedro fit mettre à la cape. Déjà, Coucou était sur le pont, et, les mains dans les poches, contemplait le paysage du reste assez jeu enchanteur et ce fut lui qui reçut le représentant de l'autorité. « Bien

le bonjour, m'sieu, lui criat-il. Savez-vous que ça fait joliment plaisir de pouvoir blaguer en français avec un compatriote, avec un Français de France ! Surtout qu'il y a un bon moment que ça ne m'est pas arrivé ! — C'est bon, grogna le fonctionnaire qui était un brigadier des zouaves. Qui êtes-vous, d'où venez-vous, où allez-vous ? Ces paroles prononcées d'un ton passablement roTue, coupèrent court aux effusions du Parisien qui, sans se départir de son gracieux sourire — lequel s'adressait, non au douanier, mais au Français qu'il était — se prépara à entrer froidement dans les voies tortueuses du mensonge et de la dissimulation.



*La suite de ce roman paraîtra
dans le prochain volume intitulé :*

Le Forçat n° 3708

GASTON CHOQUET

LES AVENTURES DE COUCOU

GAMIN DE PARIS

Au Pays du scalp

Le volume : 20 centimes

TITRE DES VOLUMES PARUS

1. Les Martyrs du Texas.
2. La Revanche des Opprimés.
3. Le Trésor des Toltèques.
4. Dans le Repaire du Tigre.
5. La Statue de la Caverne.
6. Le grand Chef des Bonnets-Noirs.
7. La Ville morte.
8. Le Poison qui rend fou.
9. La Guerre dans la Prairie.
10. Vers la Vengeance.
11. Le Nain au collier de chien.
12. L'Agonie d'une Race.

Envoyé franco de chaque volume contre 25 centimes
en timbres-poste, adressés à Mignonne Bibliothèque, 3, rue de Rocroy, Paris (X^e).